

section magazine

CHASSÉE PAR LES NAZIS PARCE QU'ELLE N'AIMAIT PAS LA "BINETTE" DE HITLER



DOROTHY THOMPSON, l'une des plus célèbres correspondantes des journaux à l'étranger, a été chassée d'Allemagne, il y a quelques mois, parce qu'elle eût l'audace de déclarer devant témoin qu'elle n'aimait pas la binette du dictateur Hitler. Elle ne s'est d'ailleurs pas gênée pour critiquer l'existence uniforme imposée aux millions de sujets allemands par leur fuchrer. De sorte qu'on l'a prestement priée de passer la frontière. Mme Thompson est donc revenue à New-York. Dans une entrevue récemment accordée, elle a donné son opinion personnelle sur la vie fasciste.

"Il n'y a pas à dire, déclare-t-elle, le régime instauré en Allemagne offre à l'individu une certaine dose de sécurité. Ce régime lui enlève toute responsabilité. Mais il lui impose aussi une existence uniforme, réglée comme un ressort de montre, dont on s'accommoderait bien mal en Amérique, et en certains autres pays de l'Europe notamment en France et en Angleterre. Je ne crois pas que cette imposition d'une règle fixe, par l'Etat, constitue une forme de "bonheur simple" dans laquelle se complaisent certaines peuplades arriérées. Et puis, ce qui me paraît le pire, vous n'avez pas même le droit de donner votre avis!"

Quand on lui a demandé le vrai motif de son expulsion d'Allemagne, Mme Thompson a répondu en souriant: "Voyez-vous, j'ai eu l'audace de dire que je n'aimais pas le visage du grand chef. Là-bas, cela équivaut à l'excommunication sine qua non. Le plus extraordinaire, toutefois, c'est que j'ai déclaré cela quand Hitler ne se trouvait pas encore en charge des affaires de l'Etat, c'est-à-dire quand il faisait la lutte dans les rues, à la tête de sa bande armée. Ses amis s'en sont soudain souvenus et m'ont expulsée."

POURSUIVANT ses déclarations sur les vrais rouages du régime nazi, ceux que les agences de presse ne nous montrent jamais, la correspondante ajoute: "Le vrai fond du régime, la véritable base du nazisme allemand, consiste en un point très simple: 'L'Allemand n'est pas apte à régler lui-même les petites affaires qui le concernent. Il faut que ses chefs, donc l'Etat, lui tracent une ligne de conduite. L'Allemand 1935 doit penser nazi, vivre nazi, se conformer en tous points à la conduite naziste, du matin au soir et

du soir au matin. Cela permet en premier lieu de régler très simplement la crise du chômage en obligeant des milliers de personnes à ne travailler que pour leur nourriture et leur gîte. Mais cela ressemble aussi étrangement à la vieille forme d'esclavage. Les esclaves aussi étaient nourris et logés! N'allez pas croire, surtout, que la femme reste libre sous ce régime-là. Son premier et dernier devoir, — du moins, c'est le fuchrer qui le décrète, — consiste à donner le jour à des enfants en grand nombre, afin que les armées allemandes soient toujours une menace pour le reste du monde. La femme a perdu d'un coup, avec Hitler, tout ce qu'elle avait gagné par des décades de luttes pour ses droits. Si, en Allemagne, une femme cherche à s'instruire pour adopter ensuite une profession libérale; si elle étudie en vue de se lancer plus tard dans le commerce de détail, on l'en décourage promptement. En échange de ses ambitions sapées par la base, on lui offre un mari..."

— Le nazisme et le communisme...

— Non, reprend aussitôt Mme Thompson. Il n'y a pas une telle différence entre les deux systèmes. Heureusement, ces deux modes de gouvernement ne peuvent, par leur essence même, durer longtemps. Ils marquent une période de transition et reviendront, tôt ou tard, au système capitaliste qui régit le monde entier depuis des siècles. On en trouve la preuve dans les récentes évolutions de la Russie rouge.

TOUTES les folles libertés prises par les chefs communistes se restreignent de mois en mois. La Russie est revenue à Genève. Elle traite, commerce et transige avec les pays capitalistes. Pendant qu'elle se livre à une propagande subversive intensive à l'étranger, elle se calme elle-même à l'intérieur. Les méthodes de vie reviennent au temps d'avant-guerre. Les communistes ont amélioré la situation générale, c'est admis, mais au prix de telles coercitions, de tels massacres qu'on s'en passera volontiers dans les autres pays. Le nazisme, lui aussi, ne fera qu'un temps. Une fois la période de troubles passés, une fois la prochaine guerre terminée, tout rentrera dans l'ordre. Que voulez-vous, l'histoire se répète.

Madame Dorothy Thompson qui fut expulsée d'Allemagne



POUR VOUS MESDAMES

CE QU'EN PENSE JOVETTE

Il se cherche une femme



Garcia

JOVETTE

Il se cherche une femme. Oh! pas n'importe quelle; une femme à épouser. Les autres, il n'en pense plus grand-chose, maintenant. Celle qu'il courtise depuis quelques mois n'est pas tout à fait son rêve. Il veut une femme sérieuse. "Elle", elle rit tout le temps, elle est joyeuse comme tout, amusante... alors, il veut corriger ce qu'il appelle un mauvais penchant.

Et c'est pourquoi il hésite à la fiancer. L'autre soir, il lui a dit, de l'air le plus rassis du monde: "Le mariage, ce n'est pas une rigolade."

Naturellement, elle a pouffé! pour lui répondre: mon pauvre ami, ce qui manque le plus dans le monde, ce n'est pas l'argent, ce ne sont pas des gens sérieux, ce sont des gens amusants. La terre est pleine de vieilles barbes bourruées, de jeunes gens qui ne savent plus rire, et qui s'imaginent qu'un acte de courage ou d'amour, cela se fait en pleurnichant ou en répétant des maximes sur lesquelles prend le vert-de-gris et la rouille..."

Celles-là, il ne l'épousera pas. Non, il ne l'épousera pas, elle prend trop bien la vie, elle est trop philosophe. Naturellement, le soldat qui va au feu en chantant, il n'est pas sérieux? à son avis, au monsieur, être sérieux, c'est avoir la figure longue comme une part de route, se piquer un doigt dans la joue et songer aux malheurs futurs, en blâmant du regard ceux qui osent rire quand ils ne savent pas ce qu'il leur arrivera demain.

Il va se marier, l'imbécile. Il l'a trouvera sa femme sérieuse qui ne pourra pas avoir cet éclat de joie au moins le jour de ses fiançailles. Elle prendra tout sérieusement; sa bague, ses parties de bridge, ses sorties, ses rentrées, ses repas, son mal de dents, ses exercices de culture physique, sous clé... etc.

Pour ça, je ne suis pas inquiète de lui, le monsieur; elle ne rira pas souvent. Ce sera une femme sérieuse comme il l'entend...

Mais diable! que ça sera ennuyant!

Jovette:

Le linge de couleur

Nous ne portons plus de linge blanc; c'est un fait. Seules restent vraiment blanches — à la manière d'autrefois — les "lingeries", ce qui n'est pas du tout la même chose que le linge. Guimpes de mousseline, jabots, grands revers, petits cols, satisfont le goût inné de la femme pour les blancheurs transparentes ou empesées. Mais tout ce qui touche au corps, à l'intimité des sous-vêtements, est harmonieusement coloré pour faire valoir le ton naturel de la peau. C'est un assortiment délicat qui réclame de chacune de nous un coup d'oeil d'artiste, (ou de très bons conseils de lingères spécialisées).

Le rose convient particulièrement bien pour le linge courant; outre qu'il est seyant à presque tous les épidermes, il est aussi la nuance solide entre toutes qui, même dans les tonalités les plus

finies, résiste le mieux au lavage et à l'usage.

Le rose frais — feuille de rose — est le plus en vogue actuellement; remarquons toutefois qu'il est plus difficile à porter que le rose chail ou le rose thé. Les femmes qui ne sont plus très jeunes porteront avec avantage un rose un peu saumoné, plutôt pâle que soutenu.

Les blondes fraîches, dont la peau rougit facilement et dont les bras, le cou, les jambes ont une légère tendance à devenir "grenus" et plus colorés que le reste du buste, devront se méfier des roses trop tendres dont la finesse fera tort à leur décolleté. Elles auront souvent raison de choisir du linge bleu-lingerie, bleu-argent, gris-perle... Pas de vert! le vert, même le plus doux, exalte les tonalités: rouges ou roses de l'épiderme.



Anita Louise, vedette de l'écran, exhibe ici le plus beau de ses négligés. Il est de vieux chiffon teinté Ivoire. On admirera la taille ample et dégagée.

Le rose franc est la parure rêvée des peaux de brunes, très brunes, patinées ou ivoirines... Un épiderme de couleur safran ou terre-cuite n'a rien à craindre (et tout à gagner) du voisinage d'un crêpe de Chine rose, si frais ou si vif qu'il soit. Les peaux très mates, très lisses, très fines peuvent se permettre le linge vert d'eau ou vert-absinthe (couleur "risquée" entre toutes, qui tombe si vite dans le vulgaire...)

Le linge mauve-pâle, bleu-mauve, — merveille de finesse et d'élégance, à peine teinté, plus pareil à un reflet qu'à une couleur — convient plutôt pour le soir et les élégances du déshabillé. Nous n'en conseillons pas l'usage habituel, qui serait décevant, mais nous en signalons la rare beauté. Porté par une rousse à chair blanche, ce linge nacré est une trouvaille d'artiste.

Le linge assorti à la robe tente une offensive amusante, qui correspond à une certaine utilité, pour les sports notamment. Sous la robe de montagne, en lin beige ou en tricot havane, nous apprécions à sa valeur la combinaison ou la culotte de jersey pareil. Pour le bateau également nous aimons des sous-vêtements bleu-mauve ou bleu-marine... Le maillot de bain a donné le ton à cette mode confortable, d'un évident intérêt pratique. C'est aussi la seule occasion qui permette à une femme élégante de porter des sous-vêtements blancs.

GRAPHOLOGIE

NOTE. — Faites analyser gratuitement votre écriture et celle de vos amis en envoyant un fragment de lettre à notre graphologiste SABINE SABIN, L'ILLUSTRATION, casier postal 1480 Montréal.

JEANNE D'ARC. — Elle a de l'imagination, Jeanne, mais ce n'est pas toujours pour trouver une raison de trouver la vie intéressante. Elle se laisse emporter parfois vers des horizons sombres d'où elle ne revient qu'avec peine. Heureusement qu'elle puisse mettre la voile pour ailleurs. Une travailleuse qui tarde parfois à prendre la besogne, mais qui la finit chaque fois. Cœur généreux et compréhensif.

CLAIRE. — Votre ami a de l'intuition; il est difficile de lui laisser croire autre chose que ce qui est. Mais il ne faut pas croire qu'elle se laisse dominer par cet esprit, car elle raisonne aussi et cela pour se consoler de bien des choses. Claire est subtile, délicate, prévenante. Elle est encore capable de colère, et je ne crois pas qu'elle ait souvent tort, car elle est lente à s'offenser et elle sait pardonner plus souvent qu'à son tour.

GLORIEUSE. — Vous m'avez écrit distraitement. Il faut dire que c'est un peu dans votre tem-

pérament, et j'oserais dire, ce qui fait votre charme. Nature nerveuse, primesautière, (quand elle n'est pas absente), rapidité dans le coup d'oeil, et un bon jugement. L'art vous charme quoique vous n'ayez rien tenté jamais. Le souci de vivre vous préoccupe et on sent que vous aviez des aptitudes pour autre chose que la terre-terre.

AMBROISINE. — Le cœur que vous avez fait chez vous le beau et le mauvais temps. Et vous l'écoutez. Une impressionnable petite, personne un peu capricieuse à ces heures, très logique à certaines autres, qui va selon l'impression du moment. Pour cela, il y a de la sincérité toujours puisqu'il y a tant d'impulsion, mais il arrive que vous regrettez une saute d'humeur comme une tendresse trop prompte.

ALICE. — Une audacieuse qui passera sans doute où les autres ne passeraient pas, parce qu'elle a dit tout simplement qu'elle passerait. Mais au fond, de la douceur, et surtout en amour. Alice est alors capable de tous les dévouements et ne compte pas sa peine pas plus que certaines défaites et humiliations. En amitié, elle sera quelquefois mesquine. Ame tourmentée, parfois jalouse.

Sabine Sabin

MADAME ST-LUC

MEDIUM ET CARTOMANCIENNE RENOMMÉE... peut dire votre nom, votre âge et révéler des faits intéressants. Lit dans le passé et dévoile l'avenir — rapproche les défunts et répand autour d'elle le bonheur. Nous tirons le thé, aussi. 1244, rue LABELLE, MONTREAL, Qué. — de 10 a.m. à 9 p.m.

Les Masques "VENUS"

Effacent les rides—suppriment le double menton—les bajoues

Pattes d'oise; pommettes saillantes; lignes de la bouche; taches; boutons; rougeurs; points noirs — Résultats garantis.

Commandes par postes exécutées rapidement. Faire remise par mandat ou chèque accepté. (Pas de timbres).

C. B. & AGENCIES

17 Ave. CHESTERFIELD, WESTMOUNT
Famphlet sur demande. Tél. WALnut 4675
Démonstration gratuite à domicile



No 1 \$3.00



No 2 \$2.50

Le courrier de Lucie

L'ILLUSTRATION a reçu les services de Lucie Préchamps qui dirigera désormais cette chronique dans notre édition du samedi soir. Toutes nos lectrices et même nos lecteurs, sont bienvenus à cette colonne; Mlle Préchamps répondra, dans le courrier, à toutes les questions. On voudra bien adresser comme suit: "Mlle Lucie Préchamps, Edition du Samedi soir, "L'ILLUSTRATION", Case postale 1480".

Question. — Est-il bien qu'un jeune homme qui n'a pas encore terminé ses études, fréquente une jeune fille? Cette intimité n'affecte en rien le travail du jeune homme. On me dit qu'il serait préférable de ne pas s'attacher sérieusement. Un conseil m'aiderait. — STELLO.

Réponse. — Tout peut arriver, ma chère amie; l'amour est aussi fantasque que charmant. Vous pouvez bien être tous deux fidèles comme vous pouvez un jour ou l'autre vous tourner le dos sans raison. Et il n'en sera pas de votre faute. La faute en est à l'amour. Quand on en parle il ne faut jurer de rien. Et le mieux est encore d'être un peu prévenue.

Question. — Mon ami ne croit pas aux fréquentations intimes où l'on se voit chaque jour. Il dit que le charme de l'amour en est diminué. Cependant, je sais que souvent il sort avec d'autres jeunes filles, mais jamais les mêmes cependant. Jamais je ne lui en parle. Je crains de le blesser. Mais croyez-vous franchement que ce soit logique ce raisonnement. Il me semble que lorsqu'on aime, on ne se voit jamais assez et jamais assez longtemps. Que pensez-vous? — C. MOL.

Réponse. — Il y a des individus qui sont typiques et qui ont leurs idées. Il faut les accepter ainsi quand on les aime. Peut-être est-il sincère dans ce qu'il dit. Et je ne serais pas prête à dire qu'il n'a pas raison parfois. Naturellement, vous voyez d'un autre angle, et vous aussi vous avez raison comme toutes les femmes qui regardent l'amour parce qu'il y a toujours de la tendresse au fond, tandis que chez les hommes la tendresse est plus lente à naître. Ne brusquez rien aux idées de votre ami. Attendez qu'il désire vous voir plus souvent.

Question. — Je suis mariée depuis trois mois et j'ai fait un mariage d'amour, mais je n'ai ja-

mais cru que mon mari m'ait épousé pour la même raison. Je sais qu'il y avait au fond de l'intérêt et je me demande et je me torture depuis avec ce soupçon: "M'a-t-il épousée pour cette seule raison? Pourtant, il est attentif, et vous allez sans doute rire de moi, mais il est trop attentif pour que je sois convaincue de son amour. C'est froid, ses attentions, comme pour m'empêcher de douter de lui, pour que je voie pas au fond de sa pensée. Ai-je tort ou raison?"

JE VOUDRAIS SAVOIR.

Réponse. — Vous êtes un peu soupçonneuse. Il faudrait attendre d'abord non pas un semblant, mais une raison que vous pourriez ensuite étudier plus profondément pour savoir. Et puis, sait-on jamais? Il y a tant de vraisemblances même dans les gestes. Et je parie que si vous étiez plus confiante, vous verriez votre mari moins froid vis-à-vis de vous. Vous l'aimez? Pourquoi supposer ce qui n'est sans doute pas.

Question. — Je ne suis pas exigeante et pourtant, mon mari me reproche de demander souvent. Habitée à avoir dans ma famille tout ce que je pouvais désirer, il y a trois ans, j'ai épousé un homme sans argent sachant que je me contenterais de peu. Il ne doutait pas alors de moi, au point de vue de mon sens d'économie, et nous nous aimions tant! Rien n'est diminué, et je fais tout ce que je puis pour simplifier les dépenses, surtout mes dépenses personnelles, mais il trouve que la vie lui coûte plus cher qu'il y a deux ans, alors que nous n'avions pas d'enfants. — A. La Bruère.

Réponse. — Ne discutez pas, mais laissez voir à votre mari le détail des dépenses chaque semaine. Il constatera que vous ne faites pas de folles. Cette attitude vient de ce qu'il gagne sans doute moins ou qu'il craint de ne pas rencontrer ses dépenses.

Lucie PRÉCHAMPS.



Le charme des nouvelles toilettes d'automne est indiscutable. Les deux modèles offerts sur cette photo sont d'une ravissante simplicité. A gauche, toilette de crêpe de laine, nuance bleue poudrée, avec renard argenté et accessoires d'un ton gris; à droite, crêpe bleu alicé avec garniture de taffetas bleu et blanc. Deux modèles déjà en grande demande.



Pour compléter votre ensemble, Madame, la mode veut que vos accessoires soient uniformes. On trouve ici deux intéressantes suggestions. L'une consiste en des souliers, une bourse et une ceinture de cuir verni, agrémentés de la même façon; l'autre donne le même ensemble fini veau noir.

Élégance

L'effort fait par la grande couture pour nous préparer un hiver élégant et confortable, a dépassé, cette année, les prévisions des plus optimistes. La "crise" semble vraiment conjurée si l'on en croit le nombre et la splendeur des toilettes présentées. Tissus, formes, garnitures, détails, tout est amusant, nouveau, et mérite un sérieux examen.

Voyons d'abord la silhouette: elle reste mince et longue, mais s'amplifie aux épaules; les manches reprennent du volume, aussi bien pour le jour que pour le soir. Les manches des manteaux, des robes-tailleur sont souvent "épaulées" au point de rappeler la manche-gigot de nos grand-mères; ce qui accentue la finesse de la taille, presque toujours marquée par une ceinture. Beaucoup de manches de fourrure, très volumineuses, sur des manteaux de gros tissu bouclé ou poilu; quand la manche n'est pas tout entière en fourrure, elle est élargie d'une bande de fourrure qui descend du col, forme l'empiècement et donne à la manche une ampleur caractéristique, plus marquée d'ordinaire au niveau du coude.

L'ampleur des robes du soir, par contre, a diminué d'importance, sauf pour quelques modèles en taffetas, en faille ou en tulle, la ligne se rapproche de la verticale, grâce au succès grandissant des mouvements enroulés et drapés.

Les manteaux sont très enveloppants et presque tous comportent une large ceinture de cuir qui serre la taille, souvent, on ôte cette ceinture en quittant le manteau et on la remet sur la robe.

L'ALIBI DU 327

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés (1935)

SIXIÈME TRANCHE

Cependant, le lieutenant-détective E.-J. Morasse donnait à Taylor des ordres précis. Quand il eut fini d'expliquer sa mission à son adjoint :

— Je passerai, dit-il, toute la nuit au bureau s'il est nécessaire. J'ai tout de même bon espoir que nous pourrions disposer d'un minute. Tenez-vous prêt à toute éventualité... Vous êtes armé?... Bon, parfait!

— Hum... risqua Taylor en hochant la tête d'un air dubitatif, si tout se passe comme ça, O.K., mais j'en suis sûr pas certain, chef?

— Mon vieux, c'est la seule chance qu'il nous reste. Et je compte sur vous!

— All right, leave it to me! Pommier revint dans la pièce accompagné d'une Lumina Pelland que le malheur commençait d'abattre sérieusement. Denise Savoie, Tancrède, son frère, et le domestique Oswald ne purent réprimer un haussement d'épaules en apercevant la mine toute réjouie de Pommier qui trouvait enfin l'heure de la revanche arrivée. La vieille cuisinière baissait la tête, comme si déjà était venue l'heure du jugement dernier; de grosses gouttes de sueur perlaient son front; ses lèvres grises s'y collaient lamentablement.

Une fois le trio parvenu à la Bûreté, Morasse commanda à Pommier :

— Maintenant, laissez votre protégée tranquille, hein? Allez chercher Marcel Dompière et amenez-le ici. Puis après, vous pourrez toujours aller manger si le cœur vous en dit.

Pommier coula un oeil indigné vers son chef.

— Monsieur, fit-il, je suis imposé silence à mon estomac lorsque le devoir me réclame. Ce n'est pas à l'heure où nous allons bâcler une affaire comme celle-ci...

— Bon, bon, taquina Morasse. Alors, restez! Et vous, chère Madame, prenez donc un siège, je vous en prie.

Lumina Pelland, rendue à bout, éclata en larmes.

— Je savais bien que tout cela tournerait mal, fit-elle au milieu de ses sanglots. Maintenant... je suppose que vous allez... m'envoyer en prison?... N'est-ce pas?

— En prison! rétorqua Morasse, apparemment tout surpris d'une telle question. Mais pourquoi donc?

La vieille femme le regarda curieusement, se rattachant soudain à son bourreau comme le naufragé à une bouée de sauvetage.

— Mais le testament? fit-elle. La fausse clef...

— Bah! des bagatelles, voyons, vous n'allez pas vous mettre martel en tête pour si peu?

— Alors, pourquoi m'avez-vous conduite ici?

— Pourquoi?

Morasse se mit à sourire, alluma sa cigarette avec une lenteur voulue, pour mieux intriguer son interlocutrice. Au moment où il s'apprêtait à répondre, Dompière et Pommier entraient dans son bureau. Le détenu gardait la mine assombrie dont il ne s'était pas départi depuis son arrestation. Il promena machinalement un regard indifférent sur les personnes présentes et s'assit sans mot dire.

— Allons, quittez cet air d'enterrement, s'exclama Morasse en riant. Si on ne dirait pas que votre dernière heure est arrivée! Les menottes? Pommier, voyons, vous êtes fou, mon vieux. M. Dompière est un homme libre, enlevez-lui ça bien vite!

Pour un peu, Pommier se serait cru en plein cauchemar. Un truc du chef, pensa-t-il ensuite. Et il s'exécuta sans commentaires.

— Mon cher ami, annonça Morasse en tapant jovialement sur l'épaule du jeune homme, vous pouvez disposer et rentrer chez vous quand il vous plaira. La justice a reconnu votre innocence.

— Je... je ne comprends pas... qu'est-ce que vous voulez dire?

— Rien de plus que ce que je dis! Vous êtes libre, innocent.

— Et Denise?... oh! je veux dire, Madame Savoie, corrigea Dompière en songeant soudain à la présence de Lumina.

— Madame Savoie? Je l'ai vue tout-à-l'heure, elle se porte à merveille. Voulez-vous lui parler au téléphone?

Le 327 se méfia brusquement d'un piège. Depuis des heures et des heures qu'il broyait du noir, il se croyait entouré de persécuteurs.

— Non, refusa-t-il. Je n'ai rien à lui dire.

— Vous ne m'en voulez pas trop, au moins? fit-il.

— Non, répliqua sèchement le 327, qui n'était pas encore parvenu à comprendre ce changement d'attitude.

— Hum... votre non n'est pas très éloquent, vous savez.

— Si je suis libre, je peux m'en aller?

— Oui... c'est-à-dire que vous êtes encore mon invité pour une couple d'heures. A minuit, vous serez définitivement un citoyen libre.

— M'expliquez-vous, pourquoi on ne m'accuse plus?

— En toute sincérité, je ne vous ai jamais cru coupable, cher Mon-

Que Madame Savoie...

— Est-il indispensable de parler ainsi? objecta Dompière en désignant Lumina du regard?

— Oh! tout sera oublié après la conclusion de cette désagréable affaire, fit Morasse, indifférent. Or, disais-je, Madame Savoie vous a rendu visite à l'hôtel; comme elle fume la cigarette, elle aura distrairement pris la petite boîte et, en causant, l'aura remise dans sa bourse. La même boîte fut retrouvée sur la scène du drame... Je veux dire à l'endroit où McGowan a été tué d'une balle avec le revolver de Tancrède Savoie. Ne trouvez-vous pas que ces deux faits, les allumettes et le revolver, accusent bien fortement la jeune veuve?

Marcel Dompière considéra Morasse d'un air étrange. Que voulait-il dire au juste? Badinait-il, exposait-il une théorie imaginaire ou lui annonçait-il la véritable nature de ses soupçons?

— Monsieur, fit-il les dents serrées, je ne goûte guère la plaisanterie.

— Dommage! coupa Morasse.

Puis, avec un large sourire :

— Tranquillisez-vous! La question du revolver n'est qu'une amorce, puisque nous ne l'avons pas retrouvé. Alors, hein? on ne peut pas dire à qui il appartient... mais avouez tout de même qu'avec les preuves circonstancielles et les déductions, on peut aller loin. Et surtout, on peut se tromper lourdement. Voilà justement pourquoi j'ai pris tant de précautions avant d'arrêter celui que je soupçonnais, depuis le début, d'être l'assassin de Glotz! Ne m'en voulez pas trop, même avec ce que ma petite démonstration peut avoir de désagréable...

— Je comprends tout! dit soudain Pommier, qui, jusque-là, s'était fait tout oreilles. Moi aussi, je le soupçonnais depuis longtemps. Mais je n'en disais rien, pour ne pas le mettre sur ses

— Où?... chez Mariette Pelland?... où... allo! allo!... ah! fût!

Morasse reposa l'appareil en place.

— C'est Taylor, dit-il à Pommier. Il doit se passer des choses intéressantes, parce qu'il a brusquement quitté le téléphone. Tout de même...

Le chef se promenait maintenant de long en large, les mains dans ses poches. Pommier reconnaissait à ce signe que l'heure se trouvait décisive. Comme s'ils l'avaient instinctivement compris, Dompière et Lumina observèrent un silence religieux. La vieille femme, dévorée de curiosité et d'inquiétude, n'osait cependant pas s'informer quel rôle le nom de sa fille jouait maintenant dans la tragédie, ni pourquoi on l'avait prononcé au téléphone. On n'entendait plus que le tic-tac désespérément lent de l'horloge fixée à l'un des murs.

Trois fois, quatre fois, excessivement nerveux, Morasse consulta sa montre.

Puis :

— Allez! dit-il à Lumina Pelland et à Dompière, vous pouvez maintenant partir. Il n'est plus utile que vous restiez ici.

Les deux personnes, animées d'un différent désir, ne bougeaient pas.

— Ben! vous n'avez pas entendu? grogna Pommier. On vous dit de vous en aller!

La cuisinière vint trouver Morasse :

— Ma fille, commença-t-elle...

— Allez sans inquiétude, votre fille ne sera pas inquiète. Elle n'a rien à se reprocher. Allez, Madame, et tâchez de ne plus vous retrouver dans une autre histoire de ce genre-là... à propos, il va sans dire que je garde le testament, la clef et les autres effets trouvés dans votre chambre, hein? J'en aurai besoin pour la preuve...

— Denise... demanda Dompière, l'oeil inquiet.

— Denise Savoie dort probablement à cette heure-ci, dit Morasse sur un ton presque protecteur. Elle n'apprendra que demain la mauvaise nouvelle. Vous serez là pour tâcher de la consoler un peu...

— La consoler? Mais pourquoi aurait-elle du chagrin?

Le téléphone sonna de nouveau.

— Allô... répondit Morasse... non!... (un sourire de satisfaction éclaira tout son visage) mais oui... tout est prêt!

Il se tourna vers Dompière, le considéra un moment, puis, épongeant la sueur de son front :

— Pourquoi la consoler? Parce que l'assassin de Mario Glotz et de McGowan se trouve maintenant entre les mains de la justice... Tancrède Savoie, arrêté pendant la fuite en laquelle il mettait son salut, complète de lui-même mon enquête en ajoutant à son dossier la seule preuve catégorique qui nous faisait défaut.

Trois voix s'exclamèrent en même temps :

— Tancrède Savoie?

Et Pommier, aussitôt

— Et vous le saviez depuis le début? Comment...

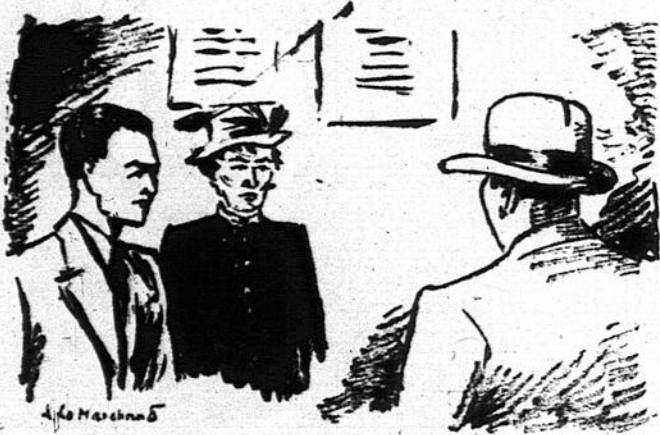
— Comment? Assez pour tout de suite. Comment toute l'affaire s'est étalée, vous le savez quand j'aurai dormi quelques heures...

Lisez, samedi prochain,

La fin de ce roman !

Comment Tancrède Savoie a-t-il tué Glotz et McGowan? Pourquoi Comment Morasse le savait-il dès le début? Ce seront les dernières révélations de

L'ALIBI DU 327



Le 327 se méfia brusquement d'un piège. Depuis des heures et des heures qu'il broyait du noir...

— Bon! comme vous voudrez. Alors, poursuivit Morasse en se tournant vers Lumina, vous voulez savoir pourquoi on vous a priée de nous rendre visite encore une fois? Je m'excuse bien, vous savez, mais c'est la seule chance qui reste de livrer l'assassin de votre cousin Mario à la justice.

— Ah! Comment cela, Monsieur?

— Oh! c'est toute une histoire. J'abrège: celui qui a mis fin aux jours de Mario Glotz croit qu'en ce moment, vous êtes en train de le dénoncer à votre humble serviteur. Dans cinq minutes, la radio-policie annoncera la libération de M. Dompière. Dans une heure, à moins que je ne commette une lourde erreur psychologique, l'assassin tentera de fuir la métropole. Mon collègue Taylor, que vous connaissez, je crois, a mission de l'appréhender à ce moment-là. Evidemment, je ne vous dis cela que pour tuer le temps... car ce n'est pas l'usage d'expliquer nos petites affaires. Ce n'est pas l'usage, non plus, que la radio-policie annonce la libération des détenus. Mais je sais que l'assassin se tient en ce moment aux écoutes... C'est suffisant.

— Pardon... intervint la cuisinière, mais je persiste à ne pas comprendre. Comment voulez-vous que je dénonce une personne que je ne connais pas? Je ne l'ai pas vu, moi, l'assassin de mon cousin. Qu'est-ce que vous me racontez là?

— Alors, pourquoi croyez-vous que je me sois livré à la petite scène de tout-à-l'heure, chez vous? Vous avez été dans le bureau de Glotz quand il gisait sans vie sur le parquet; donc, vous étiez éveillée à cette heure-là. Conséquemment, vous avez vu l'assassin.

— Mais, c'est de la pure imagination. Je vous dis que je n'ai vu personne, moi.

— Tonnerre, je le sais bien. Mais l'assassin ne le sait pas, lui!

— L'assassin, l'assassin, qui est-ce, toujours, l'assassin?

— Je regrette infiniment de ne pas satisfaire immédiatement votre curiosité sur ce point-là, chère Madame. Patientez... vous le saurez bientôt.

Puis, abandonnant délibérément la cuisinière toute ahurie à ses réflexions, Morasse se tourna dans la direction de Dompière :

sieur. Les preuves circonstancielles vous accusaient trop parfaitement, vous savez. Mais votre arrestation restait indispensable, pour donner à l'assassin le temps de commettre quelques bêtises. Au fait, pourquoi avez-vous établi



Au même moment, la sonnerie du téléphone retentit. Morasse constata qu'il était onze heures vingt-cinq.

un alibi aussi mensonger pour cacher la vérité?

— Quel alibi?

— Je veux dire, pourquoi vous êtes-vous accusé vous-même pour épargner la personne que vous savez?

— Bah! vous savez la réponse aussi bien que moi!

— Hum... l'amour, ça coûte cher, dans ces circonstances-là. Supposez un instant que nous ayons accepté votre confession sans vérification? Vous savez ce qui serait arrivé?

— Bah! répéta Dompière, au point où j'en étais rendu, cela me laissait pas mal indifférent. Et puis, j'aimais autant "compléter" mon cas pour que vos soupçons ne portent pas sur une femme totalement innocente.

— Savez-vous qu'avec un peu moins de discernement, j'aurais pu appréhender Madame Savoie?

— Pour quel motif?

— Parce qu'une preuve accablante l'accusait! Vous savez qu'on a trouvé, à la villa de Glotz, une petite boîte d'allumettes. Que sur la boîte d'allumettes se trouvait, imprimé en toutes lettres, le nom de votre hôtel?

gards, naturellement... conclut-il d'un air entendu.

— Qui soupçonniez-vous donc? cher collaborateur, se moqua le lieutenant-détective.

— Tancrède Savoie, bien sûr. Beau dommage!... il ne reste que lui?

— S'il ne reste que lui, ce n'est vraiment pas malin à trouver. Mais si c'était Oswald, par hasard?

— Oswald? répéta Pommier, ahuri, Oswald?

— Oh! si c'était Mariette Pelland, alias Rita Louze, poursuivait le limier?

— Ah! fit Pommier, Alors, qui c'est, au juste?

— Pas ma fille, bien sûr, intervint la cuisinière. Pour une plaisanterie, vous auriez pu trouver mieux.

— Alors, qui c'est? insista Pommier.

Au même moment, la sonnerie du téléphone retentit. Brusquement, Morasse constata, à son bracelet-montre, qu'il était onze heures vingt-cinq. Il décrocha le récepteur.

— Allô... ah! c'est vous, Taylor?

COURRIER CHEZ-MOI

A MADAME ADOLPHE. — Vous êtes la très bienvenue "Chez-Moi", chère dame. Ce n'est pas qu'aujourd'hui qu'il aurait fallu laisser de côté cette timidité, mais bien depuis longtemps. Il ne faut pas trop craindre les yeux en coulisse que pourrait vous envoyer Vieux Grognon. Après tout, il n'est pas méchant pour deux (2) sous. Pour ce qui regarde Coureur des Bois, il s'empresse de venir vous saluer le plus tôt possible, croyez-m'en. Dites, vous me reviendrez bientôt, n'est-ce pas? Votre ami-chevalier vous attends. Au revoir.

A JOHNNY. — Je suis bien content de savoir que le courrier a le don de vous plaire. En effet, j'ai eu un accident, mais rien de très grave cependant. Je suis parfaitement rétabli et prêt à reprendre ma tâche. Pour être plus franc, j'ai eu une épaule de démis. Tout est parfait maintenant. Au revoir.

D'ARTAGNAN.

A VIEUX GROGNON DE ROSE-MARIE. — Mes informations vous furent de quelque utilité? — Sans mieux, car il nous arrive souvent de parler en pure perte. Vous avez passé de charmantes vacances? J'en suis heureuse pour vous; de mon côté, je puis en dire autant. Je suis allée une quinzaine de jours dans une fort jolie place des Cantons de l'Est. Là, je me suis baignée, promenée, j'ai joué au tennis et fait de gentilles connaissances. Le temps ne s'est pas écoulé, il s'est envolé trop rapidement à mon gré. — Ce que je pense du "Chez-Moi"? C'est un passe-temps d'un genre spécial et des plus intéressants. Tout en écrivant pas aussi souvent qu'autrefois, je le suis régulièrement et toujours avec intérêt. Pourquoi tous changent de pseudos? Je suis pas mal en peine de vous répondre; peut-être par goût du changement, désir de se créer une autre personnalité... que sais-je encore. Mais avouez tout de même que nous sommes encore quelques anciens à rester fidèles à notre "premier amour", tels: Sweetie, Belle au Bois Dormant (?), Coureur des Bois (?), et quelques autres. Il n'en tient qu'à vous de conserver l'estime que je vous témoigne depuis votre arrivée au courrier.

A SOCRATE DE PHILIPPE MARCENAT. — J'espère que tu ne me garderas pas rancune alors que j'ai complètement relâché la correspondance au cours du mois d'août. Cela pour plusieurs raisons. C'est le temps des vacances, j'en ai profité; je suis allé camper dans les Laurentides, et

j'ai passé plus d'une semaine à mon endroit de villégiature favori à l'extrémité ouest de l'île Jésus. De retour à Montréal, je me suis aperçu que j'avais beaucoup de courrier, j'étais très en retard. Je vais tout de même essayer de rattraper le temps perdu. De ton côté, as-tu passé de bonnes vacances? Les miennes furent excellentes à tout point de vue. Ta réponse au sujet de l'amour et du modernisme m'a donné satisfaction, je t'en remercie. J'étais un lecteur assidu de "L'Ordre", et j'appréciais beaucoup ce quotidien de haute tenue. "La Renaissance" me plaît moins; j'ai l'impression que c'est un journal moins vivante, moins captivant que le premier fondé. Mais mon hebdomadaire favori demeure "Candide". Je le trouve épatant. De lecture très facile, c'est le journal idéal pour la belle saison. J'aurais eu beaucoup de phrases et d'idées à ajouter au sujet de la culture intellectuelle que nous recevons ici, mais il me manquait le temps et l'espace. C'est tout de même un sujet assez important, si vaste et intéressant que je suis décidé à y revenir au début de l'automne. Je sais que tu seras de mon avis pour continuer un échange d'idées qui devrait nous être profitable.

A SOCRATE DE REAL I. T. — Non, je n'ai pas lu "La Divine Comédie". Suivant votre amical conseil, je me suis procuré ce livre, j'y vais en dirai des nouvelles bientôt. En fait d'auteurs anciens, je n'ai lu que Virgile: "L'Énéide". Je crois qu'il n'y a pas de mots assez justes pour apprécier un tel chef-d'œuvre. Septembre est déjà à notre porte. Trouvez-vous son apparition prématurée? Moi, pas. J'adore le coin du feu, et c'est sans regret que je vais partir les beaux jours. Amitiés.

A COUREUR DES BOIS DE ROSE-MARIE. — Ce que vous êtes flatteur et "suave" dans le billet que vous m'adressiez le 3 août dernier. J'aurais voulu y répondre plus tôt, mais presque tout mon temps libre se passant au tennis, je dois forcément négliger le courrier. Cependant, je me propose bien de reprendre assidûment à l'automne; avouez d'ailleurs que vous m'y encouragez fortement en m'écrivant d'une manière si aimable! (à peu près dans les mêmes temps que V. Grognon, c'est bizarre.) Si mon conseil vous a plu à ce point, je ne manquerai pas de vous en donner d'autres à l'occasion. Dites-moi, M. G., avez-vous passé de bonnes vacances? Etes-vous allé en dehors de la ville? Racontez-moi cela dans un prochain communiqué, voulez-vous?

Ce courrier est ouvert à tous les lecteurs et lectrices de "L'Illustration". Les conditions sont les suivantes:

1.—Envoyer autant d'écrits que vous le désirez, signer d'un pseudonyme.

2.—Ne pas dépasser 200 mots.

3.—Adresser toute correspondance: Courrier "Chez-Moi", Casier postal 1480, L'Illustration, Montréal.

D'Artagnan

A MAM'ZELLE NITOUCHE DE JOHNNY. — J'accepte sans plus de façon l'amitié que vous voulez bien m'offrir. Je vous en remercie tout simplement, en attendant de faire plus amplement connaissance. A qui donnerais-je l'occasion de grogner à propos de mon nom américanisé? Pas à vous, j'espère? J'ai pris ce nom tout simplement parce qu'il me plaît, et pour une autre raison qui ne vous intéresserait guère de connaître. Je ne suis pas offensé du tout de votre remarque. Continuez vos taquineries, elles m'amuse. Tendez-moi la main, et venez me rencontrer chez D'Artagnan, je vous attendrai. Au revoir, nouvelle amie.

A PROSPER I. T. DE PHILIPPE MARCENAT. — Il est regrettable que l'on ait tronqué votre billet publié le 20 juillet, car j'aurais fort désiré connaître toute votre pensée sur le sujet précédemment discuté. Malgré tout, je crois pouvoir dire que nous sommes absolument du même avis. Je vous remercie de votre aimable appréciation. Il me fait plaisir de constater que vous me comprenez bien. Mes idées ne peuvent plaire à tout le monde, je le sais et le ressens bien, mais quand je constate qu'il y en a quelques-uns qui pensent comme moi, cela m'encourage et me stimule. Donc merci et tant mieux si vous appréciez mon langage très simple. En réponse à ce même billet du 20 juillet, j'ajoute ceci: Qu'il est reconnu, admis et toléré que les jeunes gens ont plus de libertés que les jeunes filles. C'est pour ainsi dire, dans l'ordre des choses. Je sais aussi qu'il y a des jeunes hommes qui sont dégoûtés, parce qu'ils prennent la femme comme une distraction et un plaisir passager. Je sais aussi qu'il y a des jeunes filles provocantes qui courent vers le danger avec plaisir. Mais ces gens-là ne sont pas honnêtes. Quand j'écrivais à Sully Tristane, je lui parlais des jeunes qui savent se conduire, se respecter, et aussi s'aimer proprement. Parmi la jeune génération, il y a de nombreuses catégories à établir, il y a les classes sociales à considérer, il y a aussi, et surtout la grande question de l'éducation reçue. Vous avez pu croire que j'étais très libère, trop tolérante, mais je considère que l'on peut avoir l'esprit large, ouvert, indulgent, et en même temps, garder des principes, savoir tenir, agir comme un homme, et non comme une bête. Il y a moyen d'être tolérant, sans se perdre dans la faiblesse et dans la vulgarité. Il s'agit de tenir sa volonté et son énergie; il s'agit de savoir tenir le juste milieu, et de garder son équilibre. Je sais que ce n'est pas chose facile, mais c'est tout de même réalisable si on le veut de toutes nos forces. Il faut aussi apprendre ce que c'est que la modération. Parce que je crois, que dans la vie, une existence très bien équilibrée, c'est non seulement une force, mais le vrai secret du bonheur. Le type de femme "glacé" comme vous le dites, ne m'intéresse pas du tout. Je

déteste aussi celles que l'on désigne ironiquement sous le nom de "frigidaire". J'aime une jeune fille qui peut prouver par ses attentions et sa sensibilité qu'elle est réellement femme. J'adore la confiance réciproque, et la sincérité, et la franchise.

A PHILIPPE MARCENAT DE MAM'ZELLE NITOUCHE. — Ne vous découragez pas, Monsieur Phil, car tout vient à point à qui sait attendre. Loin de vous avoir oublié, Nitouche a pensé à vous très souvent, et elle regrette beaucoup les circonstances qui semblaient vouloir lui faire remettre à "sine die" le petit mot de reconnaissance qu'elle vous doit. Rassurez-vous, quoique tardive, sa missive n'en est que plus chaleureuse, et elle accepte de tout cœur votre invitation, vous promettant de renouveler sa visite même au risque de vous ennuier, car vous savez, n'est-ce pas, ce que Rose-Marie lui a promis de votre part. En vous assurant de sa franche estime, Nitouche vous serre la main et vous dit au revoir.

A MOUSQUETAIRE INCONNU DE GINETTE. — Vrai, monsieur le mousquetaire, vous êtes gentil tout plein. Savez-vous, j'aimerais beaucoup mieux vous connaître, vous devez tellement ressembler par votre courtoisie à ces chevaliers d'autrefois. Je vous remercie du fond du cœur pour cette protection dont vous m'avez couverte dernièrement, et vous félicite aussi de savoir tenir vos engagements. J'étais vraiment convaincue que "tous les représentants du sexe fort al-

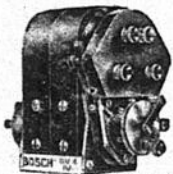
maient mentir", mais maintenant, je reconnais mon erreur et vous en suis gré. Pour la question, voici: J'ai fait un séjour à la campagne, il y a déjà quelques semaines. Le coin de terre où s'isolait notre maisonnette offrait un point de vue ravissant, et c'était délicieusement de voir la lune déambuler lentement entre les arbres, tout en se reflétant sur l'eau calme. Bon, assez jaser. Dites-moi, que diriez-vous d'une correspondance personnelle avec votre petite amie GINETTE? L'idée vous déplaît-elle? Répondez-moi vite, grand ami.

A SOLDAT DE CHOCOLAT DE SPHINX. — Toutes mes excuses, cher Monsieur. Comment pouvais-je me douter que Petit Poucet avait frappé à la porte d'un géant? Il ne faut pas m'en vouloir. Mais dites donc, si vous êtes si fort que cela, n'oubliez pas de me protéger en cas de danger. Sans rancune, mon cher Soldat de Chocolat.

A VIEUX GROGNON DE REAL I. T. — Là, j'étais sûre que vous étiez capable de ne pas grogner si vous le voulez bien. Et, vous savez, cela vous va très bien. Je ne veux pas dire cependant que grogner vous va mal. Vous dites que grogner n'est pas toujours aimable mais "pour le plaisir qu'il procure, on en est souvent récompensé." Voulez-vous dire le plaisir que vous procurez aux autres? En ce cas, vous seriez un monsieur philanthrope qui s'occupe à amuser les pauvres gens. Quel grand cœur vous avez! Vous savez, la réalité est quelque fois si laide que vous faites oeuvre pie en nous divertissant. Ah! Ah! Bonjour!



On voit ici Sa Sainteté le Pape Pie XI adressant la parole à des vétérans de la Grande-Guerre venus de tous les coins du monde assister récemment à une messe de requiem, célébrée en la Basilique St-Paul de Rome, en mémoire des morts de la Guerre. Le Pape a exprimé l'espoir que la paix continuera de régner dans le monde et qu'un nouveau conflit ne viendra pas ensanglanter l'Europe.



CONFIEZ-NOUS VOS REPARATIONS ELECTRIQUES AUTOMOBILES, ou MOTEURS ELECTRIQUES

C'est notre spécialité
Vous aurez Satisfaction

CIE INTERNATIONALE D'ELECTRICITE LIMITEE
1037 rue Bleury L'Ancester 7251 Montréal

L'ELECTRICITE et RADIO
Pratique et Théorie

6 mois, cours du jour ou un an, cours du soir. Cours complets et pratiques dans toutes les branches du Génie Electrique, Moteurs, Radio et Dessin Mécanique.

CLASSES du JOUR et du SOIR.

CANADIAN SCHOOL OF ELECTRICITY LIMITED
1485, rue Bleury, Montréal.
HARBOUR 4745



La vague des chaînes de lettres qui a déferlé par le continent américain, il y a quelques mois, montre à quel point un habileur peut arriver assez rapidement à la fortune... en exploitant ses semblables. Autrefois, dans les bonnes années, on vendait des parts de mines, ou des options sur des terrains pétroliers sans pétrole. Le dernier racket connu consiste à vendre des cercueils et des enterrements.

— Cela se fait déjà, et ce n'est pas un racket!

J'entends votre objection. Mais les vendeurs dont nous voulons parler sont habiles. Ils forment compagnie, émettent des bons de participation; c'est alléchant! Pour dix dollars, on vous promet un cercueil et un enterrement de seconde classe. Pas mal d'utopiques s'y laissent prendre. Une fois l'argent encaissé, la compagnie dépose son bilan, qui ne contient, bien sûr, aucun actif. Et la compagnie se reforme dans une autre ville pour recommencer les opérations.

En ces temps difficiles, les sans-travail intelligents découvrent une peste de ce qu'on est convenu d'appeler des "rackets". Ceux-là ne sont pas dangereux, ou presque pas. A preuve les chaînes de lettres. Mais les rackets des fainéants de luxe coûtent généralement plus cher au pauvre diable qui s'y laisse appâter.

Depuis des mois et des mois, les ménagères de Montréal et des campagnes de la province ont reçu la visite de plusieurs individus: "Bonjour, Madame! Avez-vous des vieux bibelots d'or, du vieux or, des vieilles pièces d'or? Oui, Madame, je vous achète tout ça à pleine valeur. Je paie le prix du gouvernement."

Pour prouver cette belle honnêteté qu'il s'empresse d'avancer, l'acheteur exhibe une petite balance, et met, dans un côté, une pièce d'un sou, au poids soignant standard. Mais en fin de compte, cela n'est pas tandard du tout et la ménagère, dans la grande majorité des cas, se voit "voler tout rond", pour employer une expression populaire.

Il y a également le truc des bureaux d'emplois qui a fait plus d'une victime depuis le début de la crise. Un malhonnête individu s'abouche au préalable avec un patron malhonnête. L'individu ouvre un bureau de placement, donne un emploi à une personne qui s'engage par écrit à remettre à l'agence, si l'emploi est permanent, la moitié du salaire du premier mois plus quelques dollars à titre de dédommagements pour l'agence ou le bureau d'emploi. Sur le contrat où elle appose sa signature, la personne voit bien que l'emploi sera permanent, "c'est-à-dire de un mois ou plus". Au bout du mois, le patron la congédie et le truc recommence avec d'autres, et d'autres et d'autres encore. En somme, la personne a travaillé un mois, a donné la moitié de son salaire plus quelques autres dollars. Le patron reçoit la moitié de l'argent, l'autre 50 pour cent. A ces conditions-là, ça fait du travail à bon marché!

D'autres agences déclarent aux personnes qui se présentent: "Vous n'avez pas la moindre chance d'avoir un emploi nulle part à moins que vous ne déposiez d'abord les frais d'enregistrement." Quand la personne s'exécute, elle ne reçoit pas d'emploi et ne parvient jamais, bien entendu, à se faire rembourser.

Les clubs de mariages (ils portent des noms baroques qui se ressemblent tous) constituent un racket assez prospère. Par exemple, un veuf demande à l'un de ces clubs de le mettre en relation avec une jeune femme bien de sa personne, légèrement fortunée, bien de, etc., etc. Or, on lui fait tenir de fausses lettres d'amour, — toute la correspondance doit naturellement se faire par l'intermédiaire du club — jusqu'à ce que le bonhomme, follement épris, mentionne enfin le chiffre de son avoir, comme il se doit faire, généralement, avant le mariage.

Alors, c'est l'affaire du club de lui arracher, le mot n'est pas, trop fort, une partie de cet argent. Comment s'y prend-on? Par les moyens les plus variés et les plus subtils, selon le degré de naïveté du "client". La police, qui a dû faire enquête en plusieurs cas de cette nature, en sait quelque chose. L'opération de ce racket est par ailleurs d'autant plus facile que le bonhomme ou la veuve riche qui s'est fait ainsi soutirer son argent n'en parle généralement pas à la police, de crainte que les journaux n'exploitent l'affaire et que le ridicule ne les humilie davantage.

Certaines offres mirobolantes ne cessent jamais de faire des victimes chez le menu peuple. Ainsi, l'employé de bureau ou le petit ouvrier qui a peine la moitié de sa vie sans parvenir à économiser un sou! Quelle victime facile en certains cas. Il reçoit des offres intéressantes par la poste. Tel syndicat de propriétaires fonciers lui offre, moyen-



Les derniers "RACKETS"

Comment ils fonctionnent à qui ils rapportent et comment les victimes tombent dans le panneau



nant une somme qu'il pourra acquitter en paiements mensuels infimes, un joli terrain sur lequel ils lui construiront un délicieux petit cottage moyennant quelques centaines de dollars en supplément.

A la sixième ou septième offre, la victime en puissance, qui a fait des rêves dorés, qui aperçoit enfin, à l'horizon, le bonheur du simple, s'enquiert des conditions. A compter de ce moment psychologique pour les vendeurs, il est "cult". On l'amène en auto visiter le terrain en question. On lui fait voir d'autres maisons semblables à celle qu'il posséderait dans un an ou deux. On lui fait signer un contrat tout rempli de paragraphes et de considérants. Finalement, le bonhomme se voit forcé de payer des versements assez onéreux pour un bout de terrain situé en plein champ, à distance de toute commodité, dans un endroit marécageux, parce qu'il n'a pas vérifié les enregistrements de cadastres quand on lui a fait signer son con-

trat. En fin de compte, découragé, il accepte un règlement. Il gardera le terrain pour l'argent qu'il a donné et "n'en parlons plus". Il se désiste également de son contrat. En somme, il a payé deux ou trois cents piastres pour un bout de terre totalement inutilisable et sur lequel, par surcroît, il lui faut payer les taxes municipales.

Et quand on a fini un racket, on recommence avec un autre...

Souvent, ces combines illégales sont tellement bien managées que la police n'est pas sûre de pouvoir intervenir. Et pendant qu'on discute des mesures à prendre pour enrayer le nouveau fléau, les citoyens se font arracher leur argent. Quand la soupe devient trop chaude et que la police se décide d'agir, les exploitateurs ont déjà levé le pied ou bien... ils ont adopté une autre forme d'exploitation. Il y a des gens qui se sont enrichis à tondre leurs voisins. Il y en aura toujours...

L'INSTINCT MÉDICAL CHEZ LES ANIMAUX

par Frank Clay Cross
Popular Science, New York

QUE faites-vous quand vous vous sentez mal et que vous avez besoin d'un médicament pour vous remonter? Ou encore quand vous vous êtes cassé une jambe ou un bras ou fait une blessure quelconque? Quel que soit votre mal, vous savez ce que vous avez à faire. Vous appelez le médecin.

Mais que font les animaux en pareilles circonstances? Ils n'ont pas de médecins. Chacun d'eux est bien obligé de prendre soin de lui-même. Ils s'en acquittent d'ailleurs fort bien, à en croire le docteur Wilbort J. Deason, de Chicago, qui a chassé et observé les animaux un peu partout dans le monde.

"Les animaux savent non seulement guérir leurs maladies, mais aussi les prévenir, dit en substance le docteur Deason. Ils connaissent la valeur des laxatifs et ils savent apprécier celle des vitamines longtemps avant que le roi de la création les eût découvertes. Ils comprennent le rôle que joue le soleil dans le traitement de certaines affections, ainsi que l'action bienfaisante de l'ombre et du calme dans d'autres. Ils savent l'importance de l'hygiène et excellent dans l'art de panser les blessures. Chez certaines espèces, la réduction des fractures des os se pratique avec succès."

Les vitamines dans le régime animal

DEPUIS une vingtaine d'années, nous savons à quel point l'organisme vivant a besoin de vitamines. Les savants ont découvert que les vitamines le rendent capable de lutter efficacement contre les invasions des microbes de toutes sortes, et le protègent en particulier contre les affections des yeux. Certaines d'entre elles excitent l'appétit et facilitent la croissance. D'autres préviennent des hémorragies et favorisent la formation des os; d'autres garantissent contre le rachitisme; enfin, d'autres encore sont indispensables à la reproduction des espèces.

Ce sont ces découvertes qui nous ont révélé l'importance des aliments frais et crus, en particulier des légumes verts, des carottes, des betteraves et des fruits, dans notre régime alimentaire. Plus tard, nous avons appris que certaines viandes, en particulier celles des organes glandulaires, sont extrêmement riches en vitamines. Or, les animaux semblent être dépositaires de cette science depuis la création du monde.

Au printemps, quand les prairies se couvrent l'herbe tendre, vaches, chevaux et brebis trouvent insipides le foin sec qu'ils ont mangé pendant tout l'hiver. Certes, l'herbe est courte et il leur faut brouter toute la journée durant pour ramasser la même quantité de nourriture qu'ils absorberaient en une heure dans leur râtelier, mais cela n'est pas pour les décourager. Ils savent, par instinct, que l'herbe verte contient la précieuse vitamine A, qui prévient de nombreuses maladies et augmente la résistance de l'organisme contre les germes infectieux.

Le docteur Deason a observé des élans plongeant jusqu'au fond des lacs pour y cueillir des racines de nénuphars, des caribous des régions boisées s'enfouir profondément dans la neige à la recherche des premières pousses et parcourir rochers et marécages dans l'espoir de trouver un peu de mousse fraîche.

"Au printemps, dit-il, tous les herbivores sauvages s'en vont vers les pâturages où l'herbe verte apparaît la première. Evidemment, l'herbe est un aliment, mais c'est avant tout un tonique et l'animal est assez intelligent pour en absorber en grande quantité lorsqu'il se sent affaibli.

C'est en Inde, en étudiant la chirurgie ophthalmologique, à l'hôpital de Madras, que le docteur Deason acquit la conviction que les animaux sont quelquefois supérieurs aux hommes dans le domaine médical. "Il y avait là, écrit-il, des milliers d'indigènes atteints de cataractes et d'autres affections des yeux, et pourtant les singes qui jouaient dans les arbres tout autour avaient des yeux parfaitement sains. Ils se préservaient contre ces maladies en absorbant

des fruits riches en vitamines, alors que les indigènes se contentaient de manger du riz pour sé dans des champs épuisés par de longs siècles de culture forcée. Ce riz ne contient pas de vitamines. C'est un aliment mort. On aurait en vain cherché à en faire absorber aux singes."

Les animaux carnivores ne puisent naturellement pas les vitamines aux mêmes sources que les herbivores. Quand un lion ou un lynx tue une proie, son premier soin est d'ouvrir le pectorail et la cavité abdominale de la victime pour dévorer le foie, le pancréas et autres organes internes qui, comme nous le savons maintenant, contiennent énormément de vitamines.

Il est incontestable, en effet, que les animaux reconnaissent instinctivement les aliments riches en vitamines de même que la valeur des rayons solaires générateurs de la vitamine D, anti-rachitique.

La purge n'est pas le privilège de l'homme

QUAND, cependant, un animal tombe malade, il sait que ce qu'il lui faut avant tout, c'est un laxatif. N'est-ce pas aussi un des premiers remèdes que prescrit le médecin aux êtres humains qui se plaignent de maux de ventre?

Tout le monde a pu voir des chats manger de l'herbe verte, dès qu'ils ont des troubles intestinaux. Les chiens, eux aussi, se cherchent en pareil cas certaines plantes au pouvoir laxatif. D'une manière générale, les végétaux agissent comme laxatifs sur les carnivores. Les ours qui mangent de la viande et des fruits connaissent le pouvoir laxatif de certaines baies. Les ours noirs après l'hivernement, se mettent en quête de ces baies pour se remettre en forme.

Les élans, les cerfs et autres animaux se nourrissant exclusivement d'herbes ont rarement besoin de laxatif. Au contraire, leurs intestins réclament quelquefois des astringents. Ils ont alors recours à de l'écorce tendre et les petites branches des arbres, en particulier du chêne, qui contiennent du tannin. Le docteur Deason a vu de jeunes élans arracher des arbrisseaux pour brouter les branches supérieures et des cerfs se dresser sur leur arrière-train dans le même but. Les animaux domestiques reçoivent d'habitude suffisamment de nourriture sèche, grains ou foin, à l'époque où l'herbe est très juteuse, pour maintenir l'équilibre dans leur organisme. Cependant, au besoin, ils ont recours aux mêmes procédés que les herbivores en liberté.



Le peintre économise un modèle.

Régime prénatal chez les quadrupèdes

DANS des cas spéciaux, les animaux adoptent un régime. Des observations faites récemment sur des mulets sauvages ont démontré que leurs femelles grosses apportent autant de soin à la composition de leur régime que les femmes enceintes guidées par le médecin. Elles mangent alors certains végétaux qu'elles évitent en temps ordinaire et réduisent la portion des herbes qui constituent habituellement leur principale nourriture.

Tout trappeur sait combien il est difficile d'empoisonner un loup ou un coyote. Lorsqu'un de ces animaux se doute d'avoir absorbé une substance toxique, il rejette immédiatement le contenu de son estomac. Alors que chez l'homme le médecin est obligé d'administrer un vomitif ou de pratiquer un sondage, la nature a doté le loup et le coyote de la faculté de contracter à volonté leurs muscles stomacaux.

Bains de soleil, bains d'ombre et soins d'hygiène

UN animal fiévreux choisit toujours un endroit ombragé, bien aéré et à proximité d'un cours d'eau. Il reste calme, mange peu mais boit abondamment. Nos médecins ne prescrivent-ils pas un traitement analogue en cas de fièvre?

Au contraire, un animal rhumatisant manifeste sa préférence pour des endroits ensoleillés et chauds. Il semble savoir ce que notre science médicale n'a découvert que depuis peu, à savoir que le soleil en stimulant les processus d'élimination, permet à l'organisme de réduire les matières toxiques qui déterminent les affections rhumatismales.

De tous les moyens préventifs, le plus important est sans doute l'hygiène. Aux êtres humains, on a besoin d'inculquer les principes de l'hygiène, mais les animaux l'observent instinctivement. Les félins, tels que chats, lions et tigres, se nettoient plus de dix fois par jour. Les éléphants prennent des douches. Beaucoup d'animaux se baignent dans les rivières chaque fois qu'ils en ont l'occasion. Les oiseaux, eux aussi, se baignent fréquemment. Quand ils ont des parasites, ils s'en débarrassent en se vautrant dans du sable ou de la boue.

Précurseurs de Pasteur

LE premier soin d'un animal blessé est de nettoyer sa plaie. Il lutte contre l'infection avec autant de zèle que les médecins modernes. La plupart des animaux se servent de leur langue; or, on sait que la diastase salivaire a le pouvoir de détruire les microbes. Certes, la teinture d'iode et autres antiseptiques employés par les médecins sont des microbicides plus puissants, mais le principe est le même. Le loup et les autres animaux de l'espèce canine veillent à ce que la croûte ne se forme pas avant que le danger de l'infection ne soit définitivement conjuré.

Si, cependant, la plaie de l'animal vient à s'infecter, la nature met à sa disposition des antiseptiques d'une manière assez inattendue. Elle attire la mouche à viande qui dépose ses oeufs dans la plaie. Les larves blanches qui éclosent dévorent la chair en voie de putréfaction. Elles n'attaquent jamais les tissus vivants. L'animal semble apprécier le secours des larves, car il ne cherche jamais à les éloigner.

Enfin, de nombreux animaux savent guérir des fractures. Le Dr Deason conte le cas observé dans son ranch de Sierra-Nevada, d'une dinde qui s'était cassé l'aile. Elle avait soin de tenir le membre malade replié sur son dos et chaque fois qu'il glissait, le volatile le remettait en place avec mille précautions.

— Je suis persuadé, conclut le Dr Deason, que les animaux nous sont très supérieurs en thérapeutique.

SCIENCE.ART.LETTRES

UNE guerre dépend du temps qu'il fait" est une vérité dont l'importance est souvent sous-estimée par le public. Cependant c'est un fait absolument indéniable qu'en Afrique, et surtout en Abyssinie, il est tout à fait impossible de faire la guerre à l'heure qu'il est. Au cœur du pays, sur le plateau de Shoa, où se trouve située la capitale Addis-Abeba, la saison des pluies — la Kremt, comme l'appellent les Abyssins — dure depuis le milieu de juin jusqu'au milieu de septembre.

Ce qu'est la saison des pluies en Abyssinie

A Addis-Abeba même, elle cesse presque soudain dans la journée du 17 septembre, avec la fête du "mascal". Dans le Nord du pays, aux confins de l'Erythrée où les Italiens massent leurs troupes, la Kremt commence vers le 10 mai et finit aux environs du 5 septembre. Par contre, le littoral de la Mer Rouge, à sa saison pluvieuse d'octobre à avril, fait qui favorise naturellement beaucoup les Italiens.

On se fait, en Europe, difficilement une idée à peu près exacte de ce que signifie la Kremt en Abyssinie. Cela commence avec des averses formidables, qui tombent ordinairement l'après-midi et la nuit, et qui ne cessent, au fur, et à mesure que la saison d'été avance, de gagner en intensité et en violence. Des chutes de grêle et des décharges électriques terrifiantes accompagnent les pluies.

En août, celles-ci se succèdent presque sans interruption, et leur débit est étonnant. Pendant mon séjour dans le pays, j'ai été témoin d'averses qui duraient des semaines, et à côté desquelles nos "ruptures de nuages" font l'effet d'un jeu d'enfant.

Mon pluviomètre était petit pour mesurer la quantité d'eau tombée au cours d'une journée, et il suffira de dire qu'une partie de ces pluies suffit à alimenter le lac Tana, le Nil Bleu, les régions de Diddessa, Sobat, Atbara.

La région montagneuse — c'est-à-dire presque toute l'Abyssinie — est transformée par les torrents en un terrain absolument impraticable. Rien, pas même les tanks les plus modernes, ne sauraient avoir raison des ruisseaux enflés, de la terre transformée en boue gluante, et les innombrables obstacles que les averses ajoutent à ceux de la nature.

C'est à la fin de la Kremt que commence en Abyssinie la saison la plus délicieuse. Le printemps éthiopien, d'une beauté difficile à décrire, s'installe à partir du mois de septembre; c'est la seule saison supportable pour les Européens. En quelques jours, le soleil assèche les marais impraticables, et les transforme en prés verdissants. Et au flanc des collines apparaissent d'innombrables fleurs — la voïna déka des Ethiopiens, le jardin paradisiaque où l'on flâne délicieusement... et où l'on peut faire la guerre, même avec des soldats européens.

Guerre aux chiens !

Il semble que l'ancienne capitale de la Turquie ne doive jamais être complètement débarrassée de ses chiens, qui constituaient autrefois une de ses caractéristiques les plus frappantes et qui continuent, aujourd'hui encore, à donner beaucoup de travail aux autorités.

De véritables rafles viennent d'être opérées dans les quartiers où les chiens errants abondent encore; réfugiés dans les nombreux terrains vagues et champs de ruines de la ville, les bêtes sont cependant difficiles à attraper. On a essayé, à plusieurs reprises, de les exterminer par du pain empoisonné, mais comme cette méthode a eu pour résultat de causer la mort de quelques enfants qui eurent l'imprudence de ramasser et de manger le pain réservé aux chiens, les autorités y ont renoncé, et s'efforcent maintenant de faire le mieux possible en pourchassant les bêtes, et en les attrapant avec des cordes.

Il apparaît toutefois douteux que cette méthode puisse venir à bout des hôtes indésirables de l'ancienne Constantinople.

Exécution au poison

L'assassin Paul Voigemast, condamné à mort par la Cour d'assises de Reval, en Esthonie, s'est exécuté lui-même en buvant le poison que lui tendait le bourreau. C'est le premier cas, dans les annales criminelles du pays, où un condamné à mort accepte cette forme d'exécution. Le médecin qui assistait à cet acte macabre constata que la mort fut instantanée. Le nouveau Code pénal esthonien, entré en vigueur le 1er février 1935, prévoit que si le poison ne fait pas son effet au bout de cinq minutes, le condamné à mort doit être achevé par la pendaison.

AU "village des phénomènes hyperphysiques", ainsi qu'on a appelé le village de Koronos de Naxos, des phénomènes inexplicables continuent. Des hommes et des femmes, des garçons et des fillettes, parlent tous les jours avec la Vierge, en état de transe collective. L'origine de ces phénomènes remonte à loin. Lorsque la région de Naxos fut libérée des Turcs, les habitants de l'actuelle Koronos, de Skado et de Komiaki, firent des rêves étranges. Une femme vêtue de blanc leur disait qu'à l'endroit dit "Amomaxis" une icône de la Vierge due à Saint-Luc était enterrée. Des fouilles furent alors entreprises pendant des années sans aboutir à un résultat. Mais les rêves continuaient. En outre, on vit de nombreux villageois tomber en trances pendant leur travail et commencer à parler avec la femme des rêves. En 1836, de nombreux fidèles apprirent en rêve que l'icône serait enfin trouvée le 25 mars de cette année-là, jour de la fête de l'Annonciation.

Le 25 mars, des milliers de personnes venues de la Grèce entière s'étaient réunies autour de l'endroit désigné. Elles attendaient l'homme que la femme en blanc allait désigner pour découvrir l'icône. Et l'on vit apparaître, vêtu de blanc, marchant comme un somnambule, le jeune berger, Jean Mangioros, âgé de dix-huit ans.

Il descendit dans le puits qui avait été creusé et remonta avec trois icônes: celles du Christ, de la Vierge et de Saint-Jean-Baptiste. Il est impossible, dit la tradition, de décrire le délire qui s'empara alors des fidèles...

Depuis lors, deux paysans, Khristodoulou et Manolas, acquirent le monopole des visions. Ils devinrent les prophètes du pays. Les vieux disent qu'ils ont prédit des événements d'importance mondiale, la Grande Guerre, par exemple.

Mais les icônes retrouvées furent volées la même année... Le temps passa. Les deux villageois moururent. Manolas avait un fils. A la fin de sa vie, celui-ci eut également des visions et invita ses concitoyens à retrouver les icônes. Lui-même y travailla jusqu'en 1925, année de sa mort.

La tradition allait être oubliée, lorsqu'en 1930, diverses personnes de la région commencèrent à avoir des visions à leur tour. Une élève du collège de Naxos, Catherine Legaki, apparentée à la famille de Manolas, entendit en rêve Sainte-Anne lui dire que l'icône de la Vierge était cachée dans la maison même où la jeune fille demeurait. La sainte lui ordonna également de dire à son frère qu'il lui incombait de retrouver l'icône.

Son frère, professeur au même collège, prévint la propriétaire de l'immeuble, Mme Xenos reconnut qu'elle possédait une vieille icône dont elle ignorait l'origine. M. Legakis avait entendu dire que l'icône qui avait été volée, était petite et avait un coin coupé. L'icône de Mme Xenos avait bien ce défaut. Mais, le professeur restait sceptique. Alors, lui aussi vit en rêve Sainte-Anne. La même nuit, Sainte-Anne apparut à cinq villageois de Koronos, leur ordonna de se rendre à Naxos et revenir avec l'icône. Le transfert eut lieu le 2 février 1930.

Le lendemain, des phénomènes curieux commencèrent. Trois garçons et deux fillettes, âgés tous les cinq d'une douzaine d'années, annoncèrent à leurs parents qu'ils avaient vu en rêve la Vierge. Les mêmes enfants, après avoir raconté leur rêve, tombèrent en transe et, parlant avec l'invisible, prophétisèrent divers événements. Depuis lors, tous les jours ils tombaient en trances, prédisant divers événements d'intérêt local ou général. Peu à peu, les phénomènes commencèrent à s'étendre aux adultes. Des pères de famille et des ménagères eurent des visions et firent des prédictions. A l'une ou l'autre heure du jour, alors qu'ils apparaissaient parfaitement tranquilles, il leur prenait l'envie de dormir. Et, à peine endormis, ils commençaient à parler au nom de la Vierge.

Aujourd'hui, plus de 65 hommes, femmes et enfants sont touchés par ce phénomène. Ils parlent, pendant des heures entières, sur les sujets les plus divers. Ils prédisent des guerres, des catastrophes, des événements devant secouer le monde entier.

Il ne peut s'agir que d'un cas de suggestion collective.



Un photographe entreprenant a réussi à enregistrer dans son appareil une scène qu'il ne nous a pas souvent été donné de voir: une famille vivant à l'intérieur des terres, en Ethiopie, dans l'intimité de son foyer. Des milliers de familles identiques sont prêtes à voler aux frontières, sous les ordres de l'empereur Sélassié, afin de défendre la patrie contre l'invasion. Il convient de se souvenir que le négus constitue le dieu suprême de ces tribus africaines...

Celui qui n'est pas de son siècle

Un immeuble ultra-moderne, immense, tout résonnant des combats acharnés que se livrent d'étage à étage phonos et T.S.F.

C'est là, dans un charmant petit appartement avec vue de premier ordre sur les toits voisins, qu'habite Pierre-Richard Willm. C'est là que je suis allée bavarder avec lui.

Très blond, grand et bien découpé, très beau, Pierre-Richard Willm semble taillé pour l'action et la lutte, les horizons larges et l'aventure.

Mais, dans ses yeux clairs, il y a du rêve, une frémissante mélancolie dans son sourire et je ne sais quoi de crispé, de tourmenté dans son visage énergique. Pierre-Richard Willm, sensible à toute poésie, fervent de tout art, ardent chasseur de chimères est né trop tard.

Au siècle dernier, il eût été, certainement, un apôtre du romantisme. Aux temps plus anciens, il eût sans doute endossé l'armure des paladins et erré de par le monde. Et dans un passé plus lointain encore, le passé à jamais révoqué des légendes merveilleuses, il eût, en loyal compagnon, aidé Tristan de Loonnois (son héros préféré) à occire les félons; peut-être même, à la place de Lancelot du Lac, eût-il conquis la reine Geneviève et accompli pour elle maintes prouesses.

Mais, vivant au vingtième siècle, Pierre-Richard Willm n'est plus qu'un homme aux nerfs tendus et douloureux, à la recherche de calme et d'harmonie, un homme profondément et sans cesse froissé par le terre à terre d'une époque qui n'aurait pas dû être la sienne.

Cette souffrance, nous pouvons la sentir traîner dans toute l'existence de Pierre-Richard Willm — existence qu'il évoque avec la sincérité absolue qui lui est familière.

Fils d'un ingénieur contraint à de fréquents déplacements, Pierre-Richard Willm a, dans sa prime jeunesse, passé d'une ville à

une autre. Né "par hasard" à Bayonne, il a commencé ses études à Paris, les a terminées à Nantes puis, revenu à Paris, il est entré aux Beaux-Arts et a débuté, un jour, au théâtre.

Bien simple, ce schéma! Mais là-dessous, que d'élans, que d'enthousiasmes — que de blessures aussi. Et toujours la même sensibilité à vif. Chez l'enfant qui se mit à danser dans les rues de Barcelone, en plein carnaval. Il était, tout fier de son beau petit costume catalan et de ses castagnettes, tout heureux, il dansait à perdre haleine. Mais soudain, devant ses espadrilles, il vit briller une pièce de monnaie lancée par un spectateur ravi. Un choc, un arrêt de tout... et le minuscule bonhomme, désespéré, les yeux brouillés, se précipita n'importe où dans la foule, pour ne plus être vu, pour ne plus voir lui-même cet argent qui lui faisait mal.

Chez l'adolescent, pâle et malgré, à qui tout semblait beau. Il portait des cheveux longs et s'habillait en noir. Un rêve le hantait: être virtuose, faire vibrer les foules. Sa famille n'aimait pas beaucoup ça... et une vieille marraine, très rigide, lui octroya malgré sa parcimonie de l'argent pour s'acheter des "gilets comme tout le monde", faire couper "ces cheveux ridicules" et perdre cette allure de "violoniste".

Chez l'étudiant passionné de sculpture.

Chez le pensionnaire de l'Odéon avide de jouer les rôles "en costume" qui le transportaient dans le passé tant aimé.

De la scène au studio, il n'y a qu'un pas, vite franchi. Voilà l'homme qui n'est pas de son siècle" promu "jeune premier" de l'écran. De "Un Soir au Front", son premier film, à "La Maison dans la Dune" qui sera bientôt présenté sur les écrans de France-Film, il n'a pas arrêté de tourner.

Pierre-Richard Willm, pourtant, n'aime pas beaucoup le cinéma et ne lui accorde qu'une



Une cinémathèque d'un nouveau type

Le "Museum of Modern Art Film Library" vient de présenter à New-York, au cours d'une projection dans une salle privée, un spécimen de programme cinématographique, que la direction du musée susmentionné a l'intention de mettre en circulation dans le pays par l'intermédiaire des universités, des musées, des bibliothèques et d'autres organisations culturelles.

Ce programme inaugural comporte:

La fameuse scène du baiser de "La Veuve Jones", film réalisé par May Irwin et John Rice avant 1900: l'"Attaque contre le Grand rapide", premier film de l'immortelle série des films du Far-West, réalisé en 1903 par un opérateur au service d'Edison, et un spécimen d'un nouveau type de dessins animés, intitulé "La Joie de Vivre", récemment sorti des studios de deux jeunes artistes français.

fum d'étable et de fromagerie... que ma poésie n'y résista pas. Et, sans défense devant les coups du sort... Je résolus de rester vieux garçon... et c'est drôle, je n'ai pas évolué... Non, comprenez-vous, je ne suis pas assez stable dans ce siècle pour fonder un foyer...

Mais, à force d'être hanté par le passé, peut-être un jour, tel le Peter Standish de Berkeley Square, y sera-t-il transporté? Et peut-être y trouvera-t-il l'équilibre et le bonheur?

Jacqueline TOAL.

Par ailleurs, le bulletin de la nouvelle Cinémathèque annonce l'acquisition de 90 études photographiques d'Edward Muybridge, faites à l'Université de Pennsylvanie entre 1880 et 1890. Chacune de ces études est composée de 24 photos représentant les différentes phases d'une seule action continue, qui s'ajoutent l'une à l'autre et réalisent un dessin animé. Comme les expériences de Muybridge sont, incontestablement, l'une des étapes décisives dans la voie vers l'invention du cinématographe, la possession de son portefeuille de 90 études cause aux promoteurs de la nouvelle cinémathèque une satisfaction égale à celle qu'éprouveraient les propriétaires de la Bibliothèque Morgan en acquérant une Bible de Gutenberg ou une édition originale de Shakespeare.

Les érudits de l'avenir, qui étudieront les débuts du cinéma à l'aube du XXe siècle, seront certainement reconnaissants à l'initiative prévoyante des promoteurs de cette cinémathèque. Il est également certain que l'existence d'une telle institution aura un effet immédiat dans le sens d'un accroissement du prestige du film dans les milieux qui considèrent encore comme de l'affection ou comme une décadence intellectuelle, l'intérêt sérieux que portent à cet art ses défenseurs et ses admirateurs. Elle confèrera au film une sorte de "respectabilité", qui peut n'être qu'académique, mais qui n'en finira pas moins par le placer au même rang que les autres arts.

William TROY.

— "The Nation", New-York.



EDWIDGE FEUILLERE et PIERRE RICHARD-WILLM, les vedettes du film UFA de la production Gunther Stapenhorst "Barcarolle", réalisé par Gerhard Lamprecht, collaboration française: Roger le Bon.



WILLIAM POWELL et JEAN HARLOW, photographiés ensemble dans un club de nuit de Hollywood, sont, paraît-il, sur le point de s'épouser. Ni l'un ni l'autre ne veut cependant confier son nom à la rumeur.

La musique ensuite. Les compositeurs favoris de Pierre-Richard Willm sont Bach, Beethoven, Chopin, Debussy, Stravinski, Moussorgsky... Il va à quelques concerts. Pas de T.S.F., naturellement. Il fait beaucoup de piano, mais se plaint de l'avoir appris trop tard, d'être un exécutant très moyen. "Rien, cependant, ne peut remplacer ce contact direct."

Enfin, la sculpture. Richard Willm, visiteur assidu des musées, travaille lui-même avec persévérance récompensée, car il crée de très fines et très curieuses statuettes qui réussissent à fixer les envolées de quelques danseurs de génie: Nijinsky (Après-Midi d'un Faune) (Isadora Duncan (Mazurka de Chopin))...

Je n'ai pas voulu quitter Pierre-Richard Willm, sans lui demander pourquoi il ne se mariait pas.

"Me marier! Vers douze ans, je ne pensais qu'à ça — m'a-t-il confié — j'avais des "fiancées" un peu partout... à Paris pour l'hiver, à la campagne en été. Tout cela me donnait des soucis en masse car en hiver, je devais préparer les présents à offrir à mes fiancées d'été et vice-versa. Puis, peu à peu — je n'ai jamais su résister aux désillusions — tout écroula... Un hiver, je me rappelle, l'une d'elles à qui je tenais beaucoup tandis que nous échangeions de beaux projets d'avenir, me déclara froidement qu'elle voulait être dentiste... la chose qui m'épouvantait le plus. Je fus guéri. L'été suivant, une gentille petite Rosette, dont j'étais le "Perdican", avait sans doute dû monter en grade dans la ferme où elle était louée pour faire le ménage, car elle portait partout avec elle un si solide par-

On choisit les plus la RADIO aux

AUX ETATS-UNIS, les postes émetteurs de T.S.F. sont innombrables, et forment en ceci un contraste marqué avec l'exploitation de la radiophonie au Canada. Cela tient principalement au fait que la population du pays voisin l'emporte sur la nôtre par une majorité formidable. De cet autre fait, aussi, qu'on y a exploité la T.S.F. avant nous. Quoiqu'il en soit, tous les radiophiles canadiens écoutent les émissions américaines, surtout dans la soirée. Pour tous ces radiophiles, les étoiles de la radio américaine sont des inconnues. Voici donc de remarquables photographies de ces vedettes, et des commentaires intéressants qui ne manqueront pas de plaire à ces amateurs de l'antenne. Cela leur permettra de faire connaissance...

Demandez à n'importe qui le nom des cinq plus belles femmes qui chantent à la radio, aux Etats-Unis, et votre interlocuteur restera bouche bée. Il a entendu leur voix; mais il ne les a pas vues. Le photographe Ray Lee Jackson, lui, les a vues et photographiées. Il est donc actuellement le plus qualifié pour donner son opinion. Les photos de cette page, et les commentaires qui les accompagnent, sont de lui.

Jackson, en classant les cinq plus belles femmes de la radio, refuse de les placer en une seule et même catégorie. Il a commencé par adopter cinq catégories: le type intellectuel, le type latin, le type "pas ordinaire" et le type "American Girl". Il a ensuite choisi, dans tout le groupe des vedettes, la plus belle femme de chaque catégorie. Ce sont donc cinq gagnantes, cinq premières, cinq "première classe" qu'il nous présente.

MONSIEUR Jackson estime donc que dans le "type intellectuel", Jessica Dragonette remporte tous les honneurs. "Eille possède, dit-il, une beauté intérieure qui reflète dans ses yeux. Ce n'est pas en vain qu'on a dit et répété que les yeux sont le miroir de l'âme. Son visage possède un teint si clair, si transparent, qu'on le dirait diaphane. Sa chevelure d'un blond doré tombe en cascades sur son cou; ils frisent naturellement. Chez elle, rien ne semble artifice. Ses manières et son langage concordent parfaitement, en ce sens, avec le reste de sa modeste beauté. Elle ne se vernit jamais les ongles. Le parfum qu'elle préfère embaume délicatement comme une fleur piquée à son corsage. D'ailleurs, elle en porte toujours, des fleurs: des fleurs délicates qui sont comme son emblème. Sa voix est si douce, quand elle parle, si extrêmement musicale, quand elle chante qu'elle fait songer à une fée. Je crois bien que s'il lui fallait assister à une scène brutale ou dégoûtante, elle s'évanouirait, tout simplement. Depuis des années que je la connais, la beauté de Jessica Dragonette n'a jamais varié.

JANE Froman, vedette de bien des programmes radiophoniques et particulièrement la plus récente édition des Ziegfield Follies, se classe en tête de la seconde catégorie: la brune du type latin.

"Elle a les yeux et les cheveux noirs, décrit Jackson, et son corps svelte, d'une taille très souple, rappelle ces Espagnoles aux couleurs vives qui dansent la carmagnole en scandant leurs évolutions de claquements de castagnettes. De fait la robe noir avec ornements rouges lui donne le véritable cachet de ce pays du soleil. Elle raffole des couleurs vives et des bijoux, mais elle les porte avec charme. Quand elle arbore du rouge vif, elle n'en porte aucun. Son goût de l'exotisme ne la conduit à aucune aberration, — chose assez rare en ces temps modernes, — et elle ne sacrifie jamais le "bon goût" aux exigences parfois stupides de la mode. Le secret de sa beauté, dans l'ensemble, réside justement dans le fait "d'employer son jugement en tout et partout". Pas d'exagérations en rien. Avec ça qu'elle est d'une compagnie charmante. On ne l'a jamais vue autrement que le sourire aux lèvres. Ça, c'est une chose que toutes les femmes portent avec succès. Après elle, Ramona reste le meilleur spécimen de la même catégorie."

Passons à la catégorie du type séduisant. Harriet Hilliard vient au tout premier rang, toujours selon l'avis de Jackson.

"Avec deux mains, explique l'as-photographe, je crois bien qu'on peut encercler sa taille, tant elle est mince et souple; avec ça, des cheveux de miel, des grands et très expressifs et une grâce, dans l'ensemble, qui séduit du premier coup. Que pouvez-vous offrir de mieux? Sa beauté séduit du premier coup, ai-je dit? J'ai d'ailleurs souvent constaté le bien-fondé de cette assertion. Chaque fois qu'un homme se trouve pour la première fois en sa présence, il reste d'abord comme médusé. Puis, infailliblement, même s'il n'en est pas tout à fait digne,

il cherche à se concilier ses bonnes grâces. C'est un indice sûr. Son petit nez mutin semble toujours se moquer de quelqu'un ou de quelque chose. Elle possède une bouche... disons, merveilleuse. C'est comme un beau fruit mûr, tentateur, séduisant. Une bouche pour laquelle



En haut, Jane Pickens, que le photographe Jackson considère comme la plus justifiable de porter le titre de la "jeune américaine". Jane Pickens tient en même temps de la "college girl" et de la maîtresse de maison parfaite; elle peut être, tour à tour, sérieuse et enjouée. Au bas, Jessica Dragonette, que Jackson classe en tête de la catégorie "intellectuelle". Il assure que Mlle Dragonette ne teint jamais ses ongles, son parfum embaume comme des effluves printaniers et qu'elle mérite mieux que toute autre étoile de figurer au premier rang, dans le domaine de la beauté.

On voit ici les p... Jane Froman. L... flamme de l'amour... l'approchent. Les... en sa compagnie, l'age. Quant à J... gorie du "type la... les couleurs vives... avec une grâce... d'ailleurs, d'après

belles étoiles de ÉTATS-UNIS



On voit ici les photographies de Harriet Hilliard (en haut) et de Jane Froman. Harriet Hilliard est séduisante. Elle représente la flamme de l'amour, si l'on peut dire, et charme tous les hommes qui l'approchent. Les autres femmes évitent de se trouver trop souvent en sa compagnie, parce que la comparaison ne leur laisse pas l'avantage. Quant à Jane Froman, elle remporte les honneurs de la catégorie du "type latin". Jackson assure qu'avec son teint d'Espagnol, les conteneurs vivants lui vont à merveille, et qu'elle sait porter ses bijoux avec une grâce incomparable. Dorothy Page et Babs Ryan sont d'ailleurs, d'après de la même catégorie que Mlle Froman.



Gladys Swarthout, la vedette de radio qui possède quelque chose de "pas ordinaire" dans la beauté.

on ferait des folies, quoi! Et quand elle chante, alors; cela devient divin... Et puis, des sourcils à l'arc impeccable. Ses toilettes rehaussent encore sa beauté naturelle. A tel point que ses rivales ne savent plus comment s'y prendre pour ne pas se trouver en sa présence. Elle éblouit, quoi! Et personne n'y gagne à se trouver trop près. Le contraste tourne infailliblement à son avantage."

JACKSON assure que Harriet Hilliard paraît toujours venir de chez sa coiffeuse ou de recevoir un traitement manicure. Si la mode lance un nouveau modèle de chapeau, on est sûr qu'elle le portera le surlendemain; un nouveau parfum sur le marché? Mais elle l'a déjà sur sa table de toilette. Jackson déclare aussi que cette charmante personne fut la première, parmi les vedettes de la radio, à porter des ornements d'orfèvrerie dans sa chevelure. Dorothy Page, une blonde tirant sur le roux, et qui connaît tous les secrets de l'art bien féminin du maquillage; qui possède en outre des jambes qu'on admire dans tous les milieux, vient au second rang de la même catégorie, selon l'avis de l'as-photographe Jackson. Une autre qu'on dit aussi séduisante, c'est Babs Ryan.

Dans la catégorie des vedettes qui ont un quelque chose de "pas ordinaire", Gladys Swarthout, cantatrice d'opéra nouvellement venue à la T.S.F. américaine occupe incontestablement le tout premier rang. "Personne, déclare Jackson, ne songerait à dire qu'elle est jolie. On n'a jamais su pourquoi; mais le terme ne lui convient pas le moins du monde. Elle est plus que jolie, et pourtant, on ne peut pas dire que c'est de la beauté selon la signification qu'on donne ordinairement à ce terme. Son visage est d'une forme parfaite; sa taille est mince, si mince qu'elle donne à tout l'ensemble un aspect de fragilité qui étonne. Son port merveilleux la fait remarquer partout. Elle est, avec ça, presque petite, toute menue. Pourtant, quand elle se trouve au milieu d'un grand nombre de femmes, on la distingue tout de suite. Le véritable secret de son type de beauté, c'est peut-être qu'elle ne cherche à copier personne. En tous temps, elle sait rester elle-même. Sa personnalité, elle la garde jalousement. Et ce n'est pas si commun, par les temps d'uniformité à outrance, de trouver une femme à la personnalité bien distincte. Elle coiffe ses cheveux d'une manière apparemment si difficile à copier qu'elle reste la seule à arborer ce genre de coiffure. Sa complexion se trouve bien des couleurs orientales qu'elle porte de préférence. Et puis, Gloria est d'une vivacité extraordinaire. Pas deux minutes à la même place. Pas trois minutes sans rire. Pas quatre minutes sans vous envoyer une boutade qui fuse comme un rire frais. Des yeux brillants, des mains expressives et une vitalité splendide."

PEG La Centra est une autre personnalité de la même catégorie dont Jackson parle éloquentement. Elle a l'air mille fois plus gamin que la précédente. Elle porte souvent une toilette criarde, sans pourtant qu'on trouve cela ridicule. Voilà pourquoi elle se classe parmi les vedettes de la radio qui ont quelque chose de "pas ordinaire". Elle pèse 93 livres et forme un contraste marqué avec Helen Jepson, la nouvelle étoile choisie par Whiteman.

Bien que le photographe Jackson soit d'avis que personne ne peut porter le titre de "type de la jeune Américaine", parce que ce type-là ne se distingue par rien d'essentiel des autres, le photographe des vedettes de la T.S.F. estime que Jane Pickens le porterait mieux que tout autre. En somme, c'est une collègue girl plus sérieuse qu'une college girl; c'est une femme qui aime la danse, les thés de cinq heures, les expositions et le cinéma comme toutes les autres femmes, mais avec une nuance qui la fait différente de la généralité. Elle peut accompagner toute une foule de jeune gens gais et tapageurs et se montrer aussi enjouée qu'eux; elle peut tout aussi bien se rendre en soirée chez des politiciens et des hommes d'affaires et écouter la conversation comme si elle entendait parler chiffres et combines depuis qu'elle est née. Elle est apte à saisir tous les sujets sans parvenir à en approfondir aucun; elle ferait aussi bien de la scène ou du cinéma qu'elle chante à la radio. Intelligente, intéressante, et un beau type de beauté.

Et voilà, en quelques lignes, les plus belles vedettes de la radio. Peut-être des rivales viendront-elles bouleverser cet ordre d'ici quelques mois. Les "premiers rôles", dans ce domaine-là, sont éphémères.

Les RÉVOLUTIONS de SPARTE

Il y a deux mille deux cents ans, le monde civilisé se trouvait dans une condition ressemblant par bien des aspects à la crise actuelle. Ce n'étaient, certes, pas des éléments identiques qui engendraient une situation révolutionnaire, mais les facteurs en étaient similaires; et l'existence d'une catégorie d'esclaves d'une part, l'absence du machinisme de l'autre n'empêchent point un curieux parallélisme des méthodes révolutionnaires d'alors avec celles de nos jours.

C'est à l'époque hellénistique que furent établis, à la suite de tâtonnements et d'erreurs multiples, les principes révolutionnaires qui restent, aujourd'hui encore, valables. Il est vrai que les témoignages et les documents que nous possédons sur les convulsions de cette époque sont plutôt incomplets. Le Marx, ou plutôt le Rousseau de la révolution grecque, lambulus, ne survit que grâce à quelques récits et citations: imaginez, en effet, que le fascisme ou le nazisme deviennent un régime universel: Karl Marx ne serait connu des générations futures que par de vagues allusions.

Le commencement des troubles semble avoir été dû à la capture, par Alexandre, du Trésor perse; le gaspillage de cette fantastique réserve d'or et de valeurs négociables, qui se déversèrent sur tout le monde grec, eut pour résultat immédiat une forte hausse des prix. Une conséquence secondaire en fut l'élargissement considérable du commerce des esclaves, favorisé, comme jamais il ne l'avait été jusqu'alors, par les guerres du Macédonien et de ses successeurs.

Le concours de ces circonstances fit que tous les Grecs qui ne se trouvèrent pas, par hasard, du "bon côté", furent plongés dans la pauvreté. Seuls, les négociants internationaux et les grands propriétaires terriens s'enrichirent, ces derniers même outre mesure. Les citoyens dépendant d'une forme quelconque du travail virent les produits subir un renchérissement perpendiculaire, et leurs salaires baisser — en raison de la concurrence des flots d'esclaves asiatiques — jusqu'au niveau extrêmement bas du prix payé pour ces derniers.

La séparation entre une minorité de citoyens de plus en plus riches, et un prolétariat de plus en plus pauvre, accusa une netteté toujours grandissante. Cette séparation des classes, et le développement de la technique révolutionnaire, c'est à Sparte que nous l'observons le mieux.

Trois périodes peuvent être distinguées dans ce développement: la première, celle d'Agis IV, est la période de la révolution pacifique, constitutionnelle et nationale; la seconde, celle de Cléomène III, est la période de la révolution toujours nationale, mais devenue anticonstitutionnelle et forcée. Enfin, la troisième période est celle de Nabis, sous qui la révolution entre dans la phase internationale, et où les classes deviennent conscientes d'elles-mêmes.

Agis IV devint un des deux rois de Sparte en 244 avant Jésus-Christ. En ce moment, Sparte présentait plus d'un trait analogue à ceux qui caractérisent maints pays européens en 1935. Le commerce extérieur, consécutif aux guerres d'Alexandre et de ses successeurs, avait énormément enrichi quelques négociants, qui détenaient de grosses réserves d'or et d'hypothèques, foncières; un grand nombre de citoyens avaient par contre perdu leurs terres, et avec elles, les droits civiques. Cependant, même ceux qui avaient gardé leur domaine, n'étaient point dans une situation favorable: l'évolution du système monétaire grec avait eu pour conséquence leur endettement progressif. Résultat: Sparte, autrefois si puissante, finit par être un pays méprisé de tous ses voisins, qui n'hésitaient plus à y faire des incursions continuelles. Les rois et l'assemblée devinrent des institutions-fantômes; le pouvoir réel était entre les mains des Ephores, représentant la classe des négociants enrichis.

A son accession au trône, Agis exigea le retour à la constitution primitive de Lycurgue. Il propose Gandhi antique, de ne se servir, à cet effet, que des voies constitutionnelles et de la méthode de la persuasion pacifique. Mais si les méthodes restaient pacifiques, ses buts n'en étaient pas moins révolutionnaires.

Il demanda les réformes suivantes: restitution à l'Etat de toutes les propriétés terriennes,

M. Raymond Postgate publie dans la "New Republic", de New-York, une très intéressante étude sur les révolutions sociales qui eurent lieu à Sparte au III^e siècle avant notre ère, que nous reproduisons ici au bénéfice de nos lecteurs.

et annulation des dettes. Les terres devaient être redistribuées à tous les citoyens et aux "perioiki" (voisins), hommes libres mais n'ayant pas de droits civiques. Quant aux ilotes, Agis n'en tint bien entendu aucun compte.

L'enthousiasme soulevé par les projets du roi fut formidable. Tous les jeunes se rallièrent aux conceptions de leur souverain. Les Ephores tentèrent, naturellement, de s'opposer à ces réformes. Mais bien qu'ils gagnassent à leur cause Léonidas, le deuxième roi, c'est Agis qui triompha finalement, à la suite de plusieurs actions qu'il serait trop long de relater ici d'une manière détaillée.

Il s'agissait maintenant de mettre les réformes à exécution. Pour mieux faire, Agis crut devoir consulter les politiciens professionnels, notamment son oncle Agésilaus, un grand propriétaire terrien, ayant beaucoup d'expérience pratique. Agésilaus réussit à convaincre son neveu que la redistribution des terres demanderait beaucoup de temps, mais que l'annulation des hypothèques et autres dettes pourrait être ordonnée et exécutée immédiatement. "Décrète l'annulation des dettes, dit en substance Agésilaus, pars avec tes troupes à Sorynthe où tes obligations internationales t'ordonnent d'aller pour empêcher une invasion du Péloponèse, et à ton retour, tu pourras réaliser la réforme agraire en toute tranquillité..."

Berné par l'éloquence de son oncle, Agis l'écouta. Les traites, les billets, les effets hypothécaires furent empilés sur le grand marché, et brûlés solennellement. Les commerçants, appauvris et furieux, quittèrent la place en conspuant Agésilaus, mais celui-ci se frottait les mains: ses domaines qui avaient été hypothéqués plus qu'ils ne valaient, devenaient du coup libres de toute charge...

Agis partit avec son armée vers le Nord, et ce jour même, sa révolution était finie. Agésilaus et tous les propriétaires terriens rappellèrent Léonidas de Mégalopolis, où il s'était enfui, et proclamèrent absurdes les projets de distribution des terres et de propriété collective: la

réaction triomphait sur toute la ligne. Agis, de retour fut jeté en prison pour haute trahison, et condamné à mort.

La deuxième phase de la révolution se rattache à la première par un lien dont on entend rarement parler dans l'histoire grecque: par une histoire d'amour.

Le roi Léonidas, résolu à ne rien laisser au hasard, contraignit la veuve d'Agis à épouser son fils Cléomène. Le mariage fut célébré, et ce fut là une des erreurs les plus notables qu'eût pu commettre le roi. Bien que la veuve considérât d'abord ses épousailles comme un abus intolérable, elle finit par tomber passionnément amoureuse de son jeune mari.

Cléomène, loin de suivre les conceptions réactionnaires de son père, se laissa convaincre par sa femme, et promit, en souvenir du grand Agis, de réaliser à son avènement un programme de révolution sociale prévoyant la "collectivisation" de la propriété et la suppression des classes.

Treize ans après, Cléomène devint roi. Il attendit huit ans pour mettre son projet à exécution. Il se fit envoyer par les Ephores, à la tête de ses troupes, à Mégalopolis, cité rivale, et profitant de l'état de guerre, il marcha un beau jour sur Sparte, mit à mort les Ephores et dix autres personnalités qui tentèrent d'opposer une résistance, et proclama le rétablissement de l'"ère d'Agis".

Toutes les dettes commerciales furent annulées, et la propriété privée (terres et marchandises — les moyens de production et d'échange de l'époque) fut abolie. Au lieu des deux ou trois cents Spartiates, qui détenaient jusqu'alors la richesse et le pouvoir, les réformes de Cléomène constituèrent un corps de citoyens comprenant quelques milliers d'habitants, y compris les "perioiki". Les ilotes restaient, cette fois encore, en dehors de la révolution: Cléomène, roi de Sparte, n'était pas assez émancipé pour les englober dans ses réformes.

Une fois la révolution réalisée, Cléomène retourna faire la guerre aux frontières. Il conquiert rapidement le Péloponèse, dont la population se rallia à ses conceptions, dans l'espoir qu'il ferait la révolution aussi dans le territoire conquis. Cléomène n'en fit rien: nourri avec des histoires héroïques — Thermopyles, etc. — exactement comme les jeunes Anglais sont nourris à l'école avec les récits patriotiques de Trafalgar, il était convaincu qu'à l'extérieur, Sparte n'avait qu'une mission: conquérir. Mais son empire ne dura que deux ans. Les populations soumises, déçues, appelèrent à leur secours Antigonus, roi de Macédoine, qui mit rapidement un terme au pouvoir de Cléomène. Celui-ci se réfugia en Egypte (Ptolémée, rival d'Antigonus, lui avait promis de le secourir). Mais les années passèrent sans que les Egyptiens bougeassent, et à la fin, Cléomène se tua dans une affaire de coup de force avorté.

C'est peut-être pas un hasard que nous possédions si peu de renseignements précis sur la troisième phase de la révolution spartiate, commencée en 207 avant notre ère, à l'accession au trône du roi Nabis. Les historiens qui écrivirent ultérieurement, eurent certainement une profonde aversion pour cette période révolutionnaire; aussi ne se souciaient-ils point, sans doute, de recueillir beaucoup de témoignages et de documents sur cet épisode. Le seul historien qui nous renseigne un peu là-dessus est Polybe, mais ce savant, qui parle des partisans de Nabis comme d'autant de "voleurs, assassins, etc." ressemble énormément à la pire catégorie des historiens allemands: son style est lourd, ses préjugés sont illimités, et dans toute son oeuvre, il étale complaisamment une érudition pédante.

Aussi bien ne pouvons-nous reconstituer qu'un tableau aux contours assez flous de la révolution réalisée par Nabis. Des sources peu nombreuses et terriblement partiales que nous possédons, il résulte en tout cas avec évidence que Nabis exécuta son programme révolutionnaire par la force des armes. Il supprima la propriété privée — foncière aussi bien que commerciale — annula les dettes et les hypothèques, rétablit les repas en commun, et abolit toutes les différences de classes. Pour la première fois, il plaça les Spartiates, les "voisins" et les ilotes au même rang.



Le visiteur. — Je voudrais voir le Sultan.

Le garde. — Vous ne pouvez pas le voir maintenant. Il est en train de prendre son thé de cinq heures.

LA REVUE DES JOURNAUX

Il y a deux ans à peine, Oshima, petite île aride et stérile située à 90 kilomètres de Tokio, ne comptait que quelques milliers d'habitants, pauvres paysans vivant au pied du volcan Mihara-Yama. Mais voilà qu'en février 1933, une étudiante de Tokio, Kiyoko Matsumoto, décidée d'en finir avec sa jeune vie, se jeta dans le cratère bouillant du volcan.

A présent, Oshima est devenue l'"île aux suicides", en même temps que l'une des promenades préférées des citoyens de Tokio. Depuis le saut de Kiyoko Matsumoto à nos jours, 313 personnes se sont jetées dans son cratère, et 1.208 personnes ont été empêchées d'en faire autant.

Dans un pays où le suicide est considéré comme l'expression d'une grande dignité personnelle, la nouvelle façon de se tuer inaugurée par la jeune étudiante eut un immense retentissement. Des journaux interviewèrent à ce propos d'éminents personnages et publièrent des récits détaillés sur la mort de Kiyoko Matsumoto, avec les photos du chemin parcouru par la jeune fille ainsi que du cratère à l'aspect impressionnant. Des curieux se rendirent alors en si grand nombre à Oshima qu'il fallut remplacer un petit bateau y conduisant par un de dimensions plus respectables.

Cette ruée vers Oshima fut encore attisée par un petit journal de Tokio, le "Yomiuri" qui y vit une occasion inespérée d'augmenter son tirage. Le "Yomiuri" déclara vouloir patronner une grande expérience scientifique et créer à cet effet un prix important destiné à récompenser l'homme qui le premier oserait descendre dans les profondeurs du Mihara-Yama.

Durant plusieurs semaines, le "Yomiuri" remplit ses pages avec le récit des préparatifs pour cette expérience. On se rendait à Oshima pour voir les travaux entrepris par le journal de Tokio. Cette publicité ne tarda pas à attirer vers l'île de nouveaux candidats au suicide, et quelques suicides retentissants tirant l'intérêt du public bien en éveil. Finalement, un câble fut attaché à un treuil, et une nacelle au câble.

Mais qui descendrait ainsi dans les entrailles du volcan? Aucun volontaire, aucun reporter ne voulait le faire. Force fut au rédacteur en chef du "Yomiuri", M. Tokuzo Iwata, l'auteur de cette idée, de la mettre lui-même à exécution, puis-que aussi bien en cas d'échec il ne lui resterait qu'à se suicider. Le "Yomiuri" annonça donc, avec plus d'éclat que jamais, que son rédacteur en chef risquerait sa vie.

Le 29 mai, M. Iwata, après avoir mis en ordre ses affaires person-

nelles et écrit des lettres d'adieu, mit son masque à gaz attaché au réservoir à oxygène de la nacelle et donna le signal de la descente. Lorsqu'il eut atteint la profondeur de 130 mètres, une terrible explosion éclatée quelque part dans le fond souleva la nacelle et l'enveloppa de gaz. A 200 mètres, M. Iwata aperçut le corps d'un suicidé brisé sur des pierres. A 450 mètres, la nacelle se heurta à un large rocher et ne put plus descendre. Là, gisait le corps d'un jeune homme de 16 ans qui s'était suicidé la veille. Les explosions se

suaient sans interruption, les murs du cratère tremblaient, des pierres volaient. Une fuite se déclara dans le réservoir à oxygène, et M. Iwata donna le signal de la montée. Il arriva au but sain et sauf, mais ayant perdu connaissance. La descente avait duré 50 minutes. Le médecin qui examina le journaliste déclara qu'un

séjour de 15 minutes de plus au fond du volcan lui aurait été fatal.

Le tirage du "Yomiuri" atteignit 900.000 exemplaires, et il y eut 100.000 nouveaux abonnements.

Depuis cette exhibition, Oshima est devenue célèbre. On y trouve 14 hôtels avec 1.500 chambres, 29 taxis, 60 chevaux, 47 photographes, et le bateau de service prend à bord 1.200 voyageurs. Enfin, il y a, à Oshima, 3 châteaux, les premiers qu'on ait importés au Japon.

Les autorités ont élevé une palissade autour du cratère, surveillée par des agents de police. Une société nouvellement créée, la "Ligue contre les suicides au Mihara-Yama" a fait placer des miroirs reflétant l'intérieur infernal du cratère, afin d'effrayer par son aspect les candidats au suicide.

Néanmoins, le chiffre des affaires et des suicides reste élevé à Oshima — Fortune, N.-Y.

A Dallas, dans le Texas, éclatait il y a quelques temps une grève dans les ateliers de confection d'un magasin de modes. Comme les ouvrières grévistes constatèrent, après quelques jours, que la direction engageait des remplaçantes s'offrant à travailler à des conditions beaucoup moins bonnes, elles eurent recours à un moyen tout à fait imprévu pour empêcher les briseuses de grève de se rendre dans les ateliers.

Postées devant la porte de ces derniers, les grévistes attendirent l'arrivée de leurs remplaçantes, les rossèrent et les déshabillèrent complètement. Alertées, la police ne put disperser les ouvrières qu'après une véritable charge. Et il fallut mobiliser tous les policiers à salade des commissariats de la ville pour ramener les briseuses de grève nues chez elles. — New-York Times.

A la frontière yougoslave, sur le plateau de Djaz-Doberz situé à 980 mètres d'altitude, 14 Albanais, armés de carabines et accompagnés de deux jeunes femmes, tentèrent de passer en Yougoslavie à la faveur de la nuit. Surpris par un poste de frontière serbe, qui leur ordonna de s'arrêter, les Albanais firent feu. Ripostant, les garde-frontières yougoslaves mirent en fuite les contrebandiers, qui laissèrent sur place six morts, ainsi que les deux femmes, également mortes. Les huit fugitifs se réfugièrent dans une forêt en territoire yougoslave, où les gendarmes font actuellement des battues pour les découvrir.

L'enquête a révélé qu'il s'agit de proxénètes faisant passer régulièrement en contrebande, en territoire yougoslave, des jeunes Albanaises destinées aux maisons de tolérance de certaines villes de la vieille Serbie. — Slova, Sofia.

Les instituteurs autrichiens apprennent à manier les armes

On organise actuellement dans les principales villes d'Autriche, des cours destinés aux instituteurs et aux professeurs appelés à enseigner à la jeunesse les éléments de "l'art militaire", ainsi que le prévoit la loi.

Au programme de ces cours, qui durent quinze jours, figurent divers exercices, maniement des armes, topographie militaire, etc. Les instructeurs se recrutent parmi les officiers du Bundesheer. — Prager Tageblatt, Prague.

Annexe de crise

Intellectuel diplômé thémour accepterait manger quantité record dans restaurant ou music-hall. Faire offre à "Ventre Creux", administration journal. — Az Est, Budapest.

A défaut de chefs-d'œuvre nazis

La Reichskammer des arts plastiques organisera, pour les mois d'octobre et novembre, une grande exposition de "copies d'après des maîtres anciens", et notamment, d'après des peintres dont l'œuvre porte un cachet spécifiquement germanique ou nordique.

A cette exposition pourront participer tous les artistes membres de la Reichskammer susmentionnée. Chaque exposant aura droit à trois tableaux au maximum. Cet événement artistique ne manquera pas, espèrent les organisateurs, d'influer sur la production picturale contemporaine dans le sens d'un retour aux vertus esthétiques de l'âge d'un Dürer et d'un Grünewald. — Der Angriff, Berlin.

Imprimerie clandestine dans une grotte sauvage

Les organes de l'inspection de police régionale ont découvert récemment, en pleine montagne, dans une grotte située à 15 kilomètres de Slivene, une grande machine d'impression, et saisi à la même place de nombreuses éditions clandestines ainsi que des archives, un cyclostyle, des encres sympathiques et d'autres matériaux.

Les investigations qui y ont abouti ont été entreprises à la suite de la propagation systématique, au cours de plusieurs mois, d'appels lancés au nom des comités départementaux du parti communiste et de l'organisation de la jeunesse communiste. Finalement l'arrestation au début du mois en cours de huit personnes, dont les nommés Ivan Marinov, 29 ans, secrétaire du comité de l'organisation des jeunes communistes, et d'Athanasie Nédelchev, remplissant des fonctions identiques auprès du parti communiste, a contribué aux révélations qui ont abouti à la découverte susdite. — La Bulgarie, Sofia.

L'île aux suicides

En glanant partout...

Les apôtres de la paix se délassent...



Les dépenses militaires votées par le Japon

Le budget japonais pour l'exercice de 1936-1937 s'élèvera, d'après les chiffres donnés par les différents départements ministériels, à trois milliards de yen (contre 2 milliards 200 millions de yen pour l'exercice en cours).

Sur ce montant, le ministère de la Guerre se verra accorder 614 millions de yen (contre 491 millions en 1935); 140 millions de yen seront affectés aux besoins militaires du Mandchoukouo et 100 millions au développement des forces aériennes. Le ministère de la Marine obtiendra pour l'exercice prochain 712 millions de yen, c'est-à-dire 180 millions de plus qu'en 1935.

Dès l'exercice en cours, les dépenses militaires et navales du Japon représentent 46,6 pour cent du budget total. En 1930-1931, la proportion n'était que de 27 pour cent.

Signalons en outre que la grave crise que traverse le Japon nécessitera l'affectation de 250 millions de yen au soulagement du marché des céréales et de la misère des cultivateurs.

— "Neue Zürcher Zeitung", Zurich.

L'Allemagne ne déclenchera jamais la guerre. Hitler l'a dit et répété. L'Angleterre, forte de sa compagnie l'ont assuré. Mais en attendant, Bers n'attentent à la cause de la paix. MM. Eden et vieille diplomatie de salon, est sûre que nul paylin dirige constamment ses manœuvres de guerre et Londres perfectionne ses armements. La vignette du haut montre des sujets du Fuhrer effectuant des manœuvres en rase campagne; celle du bas donne une idée des forces de la Grande-Bretagne... au cas où ses fermes convictions... seraient trompées...

LES ANCIENS CANADIENS

Par Louis-Philippe Aubert de Gaspé

VINGT-HUITIÈME TRANCHE

J'étrillais messieurs les Anglais (bis). Qu'avions voulu faire les mauvais (bis). Dame! c'est qu'ils ont trouvé des drilles. Qu'avec eux ont porté l'étrille!

— Délicieux! d'honneur, s'écria de Locheville: ces Anglais qui ont voulu faire les mauvais! ces drilles qui ont porté l'étrille! toujours adorable de naïveté! Oui, continua-t-il, ces deux et paisibles Anglais qui s'avaient un jour de faire les mauvais pour se faire étriller à la pelle; moi qui croyais les Anglais toujours hargneux et méchants!... Charmant! toujours charmant!

— Ah dame! écoutez, capitaine, fit José, c'est la chanson qui dit cela: moi je les ai toujours trouvés pas mal rustiques et bourrus vos Anglais: pas toujours, non plus, aisés à étriller, comme notre guevalle Lubine, qui est parfois fantasque et de méchant humeur, quand on la froite trop fort: témoin la première bataille des plaines d'Abraham.

— Ce sont donc les Anglais qui ont porté l'étrille? dit Arché.

José se contenta de montrer son moignon de bras, autour duquel il avait entortillé la lanière de son fouet, faite de mieux.

Les deux voyageurs continuèrent leur route pendant quelque temps en silence; mais José, s'apercevant que le sommeil gagnait son compagnon, lui cria:

— Eh! eh! capitaine, l'endormi-toire, vous prenez garde, vous allez, sans respect, vous casser le nez. Je crois que vous auriez besoin d'une autre chanson pour vous tenir éveillé. Voulez-vous que je vous chante la complainte de Biron?

— Quel est ce Biron? dit de Locheville.

— Ah dame! mon oncle Raoul, qui est un savant, dit que c'était un prince, un grand guerrier, le parent et l'ami du digne roi Henri IV, auquel il avait rendu de grands services: ce qui n'empêcha pas qu'il le fit mourir, comme s'il eût été un rien de rien. Et sur ce que je m'apitoyais sur son sort, lui et M. d'Haberville me dirent qu'il avait été traité à son roi, et de ne jamais chanter cette complainte devant eux. Ça n'a pas dû être, tout de même, mais j'ai obéi.

— Je n'ai jamais entendu parler de cette complainte, dit Arché, et comme je ne suis pas aussi sensible à l'endroit des rois de France que vos maîtres, faites-moi le plaisir de la chanter.

José entonna alors d'une voix de tonnerre la complainte suivante:

Le roi fut averti par un de ses gendarmes, d'un appel LaFin, capitaine des gardes; Sire, donnez-vous de garde du cadet de Biron, Qui a fait entreprise de vous jouer trahison.

LaFin n'eut point parlé, voilà Biron qui entre Le chapeau à la main faisant la révérence; C'est en lui disant: Sire, vous plaît-il de venir Mille doubions d'Espagne, que je viens de gagner?

— Si tu les as, Biron, va-t'en trouver la reine, elle te les jouera. Car des biens de ce monde longtemps tu ne joueras.

Il n'eut pas joué deux coups, le grand prévost qui entre Le chapeau à la main faisant la révérence; C'est en lui disant: Prince, vous plaît-il de venir Ce soir à la Bastille, où vous fardra coucher?

— Si j'avais mon épée, aussi mon arme blanche! Ah! si j'avais mon sabre et mon poignard doré, Jamais prévost de France ne m'aurait arrêté.

Il y fut bien un mois, peut-être six semaines, Sans être visité de messieurs, ni de dames. Hors trois gens de justice, faisant les ignorants Lui ont demandé: Beau prince, qui vous a mis en ça?

— C'étais, qui m'y ont mis ont pouvoir de m'y mettre; C'est le roi et la reine, que j'ai longtemps servis. Et pour ma récompense, la mort il faut souffrir.

Se souvient-il le roi des guerres savoyardes, D'un coup d'arquebuse que je reçus sur mon corps? Et pour ma récompense il faut souffrir la mort!

Que pense-t-il le roi, qui fait donc Que du sang des Biron encore il demeure; J'ai encore un frère, le cadet d'après moi, Qui en aura souvenance, quand il verra le roi.

Pour le coup de Locheville était complètement éveillé; la voix de stentor de José aurait réveillé la Belle au bois dormant, plongée depuis un siècle dans le sommeil le plus profond: ce qui est pourtant un assez joli somme, même pour une princesse qu'on supposerait

avec ses franches coudées pour se passer cette fantaisie.

— Mais dit José, vous monsieur, qui êtes presque aussi savant que le chevalier d'Haberville, vous pourriez peut-être me dire quelque chose de ce méchant roi qui avait fait mourir ce pauvre M. Biron, qui lui avait rendu tant de services.

— Les rois, mon cher José, n'oublient jamais une offense personnelle; et, comme bien d'autres qui n'oublient jamais les fautes d'autrui, même après expiation, ils ont la mémoire courte pour les services qu'on leur a rendus.

— Tiens; c'est drôle tout de même, moi qui croyais que le bon Dieu ne leur avait rien refusé. La mémoire courte, c'est farceur.

Arché reprit en souriant de la naïveté de son compagnon:

— Le roi Henri IV avait pourtant une bonne mémoire, quoiqu'elle lui ait fait défaut dans cette occasion: c'était un excellent prince, qui aimait tous ses sujets comme ses propres enfants, qui faisait tout pour les rendre heureux, et il n'est pas surprenant que sa mémoire soit encore si cher à tout bon Français, même après cent cinquante ans.

Dame! dit José, ce n'est pas surprenant si les sujets ont meilleure mémoire que les princes! C'était toujours cruel de sa part de faire pendre ce pauvre M. Biron!

— On ne pendait pas la noblesse en France, fit Arché; c'était un de leurs grands privilèges: on leur tranchait simplement la tête.

— C'était toujours un bon privilège, ça faisait peut-être plus de mal, mais c'était plus glorieux de mourir par le sabre que par la corde.

— Pour revenir à Henri IV, dit Arché, il ne faut pas le condamner trop sévèrement: il vivait dans des temps difficiles à une époque de guerres civiles; Biron, son parent son ami jadis, l'avait trahi, et il méritait d'être pendu à la mort.

— Pauvre M. Biron, reprit José, il parle pourtant bien dans sa complainte.

— Ce ne sont pas toujours ceux qui parlent le mieux qui ont le plus souvent raison, dit Arché; rien ne ressemble plus à un honnête homme qu'un fripon éloquent.

C'est pourtant vrai ce que vous dites là, Arché: nous n'avons qu'un pauvre voleur dans notre canton, et comme il est sans défense, tout le monde le mange à belles dents, tandis que son frère, qui est cent fois pire que lui, trouve le tour, avec sa belle langue, de passer pour un petit saint. En attendant, voilà la ville de Québec! mais pas plus de pavillon blanc que sur ma main, ajouta José en soupirant.

Et pour se donner une contenance, il chercha sa pipe dans toutes ses poches en grommelant et répétant son refrain ordinaire:

— Nos bonnes gens reviendront.

José passa deux jours à Québec, et s'en retourna chargé de tous les cadeaux que de Locheville crut lui être agréables. Il aurait bien dû s'en aller en voyage quelques richesses à la famille d'Haberville, il n'y aurait pas manqué dans d'autres circonstances; mais il craignait de les blesser dans leur amour-propre. Il se contenta de dire à José en lui faisant ses adieux:

— J'ai oublié au manoir mon livre d'heures; priez mademoiselle Blanche de vouloir bien le garder jusqu'à mon retour: c'était un "Pensez-y-bien".

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

Le foyer domestique

Il s'était passé des événements bien funestes depuis le jour où, réunis à la table hospitalière du capitaine d'Haberville, les parents et amis de Jules lui faisaient les derniers adieux avant son départ pour la France. Le temps avait fait son œuvre ordinaire de destruction sur les vieillards; l'ennemi avait porté le fer et le feu dans les demeures des paisibles habitants de la colonie; la famine avait fait de nombreuses victimes; la terre avait été abreuvée à grands flots du sang de ses vaillants défenseurs; le vent et la mer avaient englouti un grand nombre d'officiers d'extraction noble, que le sort des combats avait épargnés. Tous les éléments destructeurs s'étaient gorgés du sang des malheureux habitants de la Nouvelle-France. L'avenir était bien sombre surtout pour les gentilshommes déjà ruinés par les dégâts de l'ennemi; pour eux qui, en déposant l'épée, leur dernière ressource, le dernier soutien de leurs familles, allaient être exposés aux privations les plus cruelles; pour eux qui voyaient dans l'avenir leurs descendants déshérités, végéter sur la terre qu'avaient illustrée leurs vaillants aïeux.

La cité de Québec, qui semblait braver jadis, sur son rocher, les foudres de l'artillerie et de l'escadron des plus vaillantes cohortes, l'orgueilleuse cité de Québec, encore couverte de débris, se relevait à peine de ses ruines. Le pavillon britannique flottait triomphant sur sa citadelle altière; et le Canadien qui, par habitude, élevait la vue jusqu'à son sommet, croyant y trouver encore le pavillon fleurdelisé de la vieille France, les reportait aussitôt avec tristesse vers la terre, en répétant, le cœur gros de soupirs, ces paroles touchantes: "Nous reverrons pourtant nos bonnes gens!"

Il s'était passé depuis quelques années des événements qui devaient certainement ravir le cœur des habitants de ce beau pays, appelé naguère la Nouvelle-France.

Le lecteur retrouvera, sans doute avec plaisir, après tant de démentes, ses anciennes connaissances

assistant à une petite fête que donnait d'Haberville pour célébrer le retour de son fils. Le bon gentilhomme même, quoique presque centenaire avait répondu à l'appel. Le capitaine des Ecorces, compagnon d'armes de M. d'Haberville, brave officier ruiné par la conquête; sa famille et quelques autres amis faisaient aussi partie de la réunion. Une petite succession, que Jules avait recueillie en France d'un de ses parents péri dans le naufrage de l'Auguste, en apportant plus d'aisance dans le ménage, permettait à cette famille d'exercer une hospitalité qui lui était interdite depuis longtemps.

Tous les convives étaient à table, après avoir attendu inutilement Archibald de Locheville dont on ne pouvait expliquer l'absence, ni d'ordinaire, ni ponctuel en toute occasion.

— Eh bien! mes chers amis, dit M. d'Haberville au dessert, que pensez-vous des présages qui m'avaient tant attristé il y a dix ans? Votre opinion d'abord, M. le curé, sur ces avertissements mystérieux que le Ciel semblait m'envoyer?

— Je pense, répondit le curé, que tous les peuples ont eu ou ont cru avoir leurs présages, dans les temps comparativement modernes, l'histoire romaine fourmille de prodiges et de présages. Les faits les plus insignifiants étaient classés comme bons ou mauvais présages: les augures consultaient le vol des oiseaux, les entrailles des victimes, que sais-je? Aussi, prétend-on que deux de ces vénéralables et saints personnages ne pouvaient se regarder sans rire.

— Et vous en concluez? dit M. d'Haberville.

— J'en conclus, répliqua le curé, qu'il ne faut pas s'y arrêter; qu'en supposant même qu'il plût au Ciel, dans certaines circonstances exceptionnelles, de donner quelques signes visibles de l'avenir, ce serait une misère de plus à ajouter à celles déjà innombrables auxquelles la pauvre humanité est exposée. L'homme, naturellement superstitieux, serait dans un état continuel d'excitation fébrile insupportable, cent fois pire que le malheur qu'il redouterait sans cesse.

— Eh bien! dit M. d'Haberville, qui, comme tant d'autres ne consultait autre que pour la forme, je crois, moi, fort de mon expérience, qu'il faut y ajouter foi le plus souvent. Toujours est-il que les présages ne m'ont jamais trompé. Outre ceux dont vous avez été vous-mêmes témoins oculaires, je pourrais en citer encore un grand nombre d'autres.

— Je commandais, il y a environ quinze ans, une expédition contre les Iroquois, composée de Canadiens et de sauvages hurons. Nous étions en marche, lorsque je ressentis tout à coup une douleur à la cuisse, comme si un corps dur m'eût frappé; la douleur fut assez vive pour m'arrêter un instant. J'en fis part à mes guerriers indiens; ils se regardèrent d'un air inquiet, consultèrent l'horizon, respirèrent l'air à pleine poitrine, en se retournant de tous côtés, comme des chiens de chasse en quête de gibier; puis, cer-

tains qu'il n'y avait pas d'ennemis près de nous, ils se remirent en marche. Je demandai au Petit-Etienne, chef des Hurons, qui paraissait inquiet, s'il craignait quelque surprise: — "Pas que je sache, dit-il, mais, à notre première rencontre avec l'ennemi, tu seras blessé à la même place où tu as ressenti la douleur." Je ne fis qu'en rire; ce qui n'empêcha pas que deux heures après, une balle iroquoise me traversa la cuisse au même endroit, sans, heureusement, fracturer l'os. Non, messieurs, les présages ne m'ont jamais trompé.

— Qu'en pensez-vous, M. le chevalier? dit le curé.

— Je suis d'opinion, fit mon oncle Raoul, que voici le vin du dessert sur la table, et qu'il est urgent de l'attaquer.

— Excellente décision! s'écria-t-on de toutes parts.

— Le vin est le plus infallible des présages, dit Jules, car il annonce la joie, la franche gaieté, le bonheur enfin; et, pour preuve de son infailibilité, voici notre ami de Locheville qui entre dans l'avenue; je vais aller au-devant de lui.

— Vous voyez, mon cher Arché, dit le capitaine en l'embrassant, que nous vous avons traité sans cérémonie, comme l'enfant de la maison, en nous mettant à table après une demi-heure d'attente seulement. Connaissant votre exactitude militaire, nous avons craint que des affaires indispensables ne vous empêchassent de venir.

— J'aurais bien été peiné que vous m'eussiez traité autrement que comme l'enfant de la maison, reprit Arché. J'avais bien pris mes mesures pour être ici ce matin de bonne heure; mais j'avais compté sans l'agréable s'avance du Cap St-Ignace, ou cheval est d'abord tombé dans un pot-à-brat, d'où je ne l'ai retiré, après beaucoup d'efforts, qu'aux dépens de mon harnais, qu'il m'a fallu raccommoder comme j'ai pu. Une des roues de ma voiture s'est ensuite brisée dans une fondrière; et j'ai été contraint d'aller chercher du secours à l'habitation la plus proche, distante d'environ une demi-lieue, enfonçant souvent dans la vase jusqu'aux genoux, et mort de fatigue.

— Ah! mon cher Arché, dit Jules, l'éternel railleur: quantum mutatus ab illo! comme dirait mon cher oncle Raoul, s'il eût pris la parole avant moi, ou comme tu dirais toi-même, Qu'as-tu donc fait de tes grandes jambes dont tu étais jadis si fier dans cette même s'avance? ont-elles perdu leur force et leur agilité depuis le 23 avril 1760? Tu l'en étais pourtant fièrement servi dans la retraite, comme je te l'avais prédit.

— Il est vrai, répliqua de Locheville en riant aux éclats, qu'elles ne me firent pas défaut dans la retraite de 1760, comme tu l'appelles par égard pour ma modestie; mais, mon cher Jules, tu dois aussi avoir eu à te louer des tiennes, toutes courtes qu'elles sont, dans la retraite de 1759. Une politesse se rend par une autre, comme tu sais; toujours par égard pour la modestie du soldat.

— Vous n'y êtes pas, mon cher, il ya erreur dans les rôles. Une

agratignure, que j'avais reçue d'une balle anglaise qui m'avait effleuré les côtes, ralentissait considérablement mon pas de retraite, lorsqu'un grenadier, qui m'avait pris en affection singulière je ne sais pour quel motif, me jeta sur son épaule sans plus de respect pour son officier que s'il eût été un havesac, et tous jours courant, me déposa dans l'enlèvement même des murs de Québec. Il était temps; le brutal, dans son zèle, m'avait transporté la tête pendante sur ses chiens de reins, comme un veau qu'on mène à la boucherie, en sorte que j'étais suffoqué lorsqu'il se déchargea de son fardeau. Croirais-tu que le coquin eût l'audace, à quelque temps de là, de me demander un pourboire pour lui et ses amis, charmés de voir leur petit grenadier encore une fois sur ses jambes, et que je fus assez sot pour le régaler lui et ses compagnons? Je n'ai jamais pu conserver rancune à personne, ajouta Jules avec un grand sérieux. Mais voici ton dîner tout fumant, que ton amie Lisette avait gardé sur ses fourneaux: il est vrai que pour l'agilité que tu nous as causée, la fête n'aurait point été complète sans toi, tu méritais de prendre ton repas sur le billot; mais amnistie pour le présent, et à table. Voici José qui t'apporte le coup d'appât en usage chez toutes les nations civilisées: il est si charmé de te voir, le vieux, qu'il montre ses dents d'une oreille à l'autre. Je t'assure qu'il offrira un manchot quand il s'agit d'offrir un coup à ses amis, et encore moins, comme son défunt père, quand il faut l'avaler lui-même.

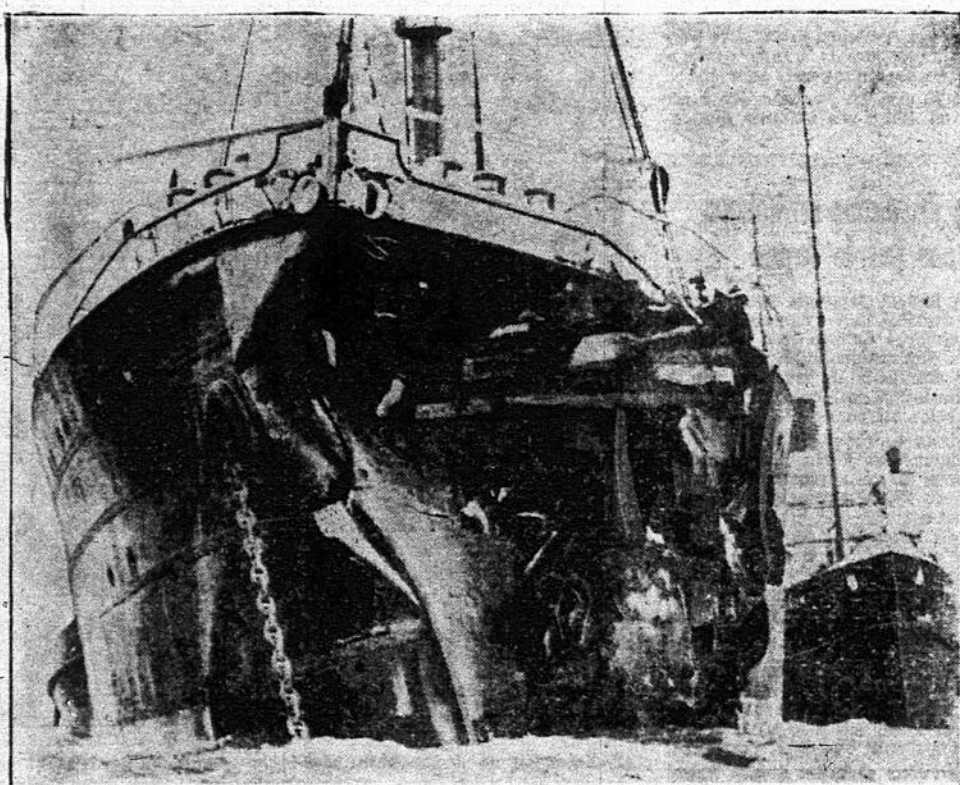
— Notre jeune maître, répondit José en mettant sous son bras droit l'assiette vide, pour serrer la main que lui présentait Arché, a toujours le petit mot pour rire; mais M. de Locheville sait bien que s'il ne me restait qu'un verre d'eau-de-vie, je le lui offrirais de grand cœur, plutôt que de le boire moi-même. Quand à mon pauvre défunt père, c'était un homme rangé; tant de coups par jour et rien de plus. Je ne parle pas des noces et des festins: il savait vivre avec le monde et faisait des petites échappées de temps en temps, le digne homme! Tout ce que je puis dire, c'est qu'il ne recevait pas ses amis la bouteille sur la table.

— Goldsmith, dans son petit chef-d'œuvre "The Vicar of Wakefield", fait dire au bon curé: "I can't say whether we had more wit amongst us as than usual; but I am certain we had more laughing, which answered the end as well." Je ne sais "si nous eûmes plus d'esprit que de coutume; mais nous fîmes davantage, ce qui revient au même." On peut en dire autant des convives à cette réunion, où régnait cette bonne gaieté française qui disparaît, hélas! graduellement "dans ces jours dégénérés", comme dirait Homère.

— Mon cher voisin, dit M. d'Haberville au capitaine des Ecorces, si ta petite déconvenue avec le général Murray ne t'a pas coupé le sifflet pour toujours, donne le bon exemple en nous chantant une chanson.

(A SUIVRE)

DEUX GÉANTS DES MERS SE HEURTENT!



Le grand paquebot allemand "Eisenach" tel qu'on le pouvait voir après sa collision avec un navire anglais de 29,000 tonnes dans le canal, près de Douvres. Le "Ramilles", navire de guerre, ne put éviter le "Eisenach" à cause d'un épais brouillard. Il fallut remorquer le bateau allemand jusqu'à Spothed. Trois marins allemands furent tués dans la catastrophe.

L'aventure de DIAMOND JIM

au cinéma...

ON vous offrira bientôt, à votre cinéma favori, un film qu'il ne faudra pas manquer, parce qu'il s'inspire en ne peut plus étroitement de la vie réelle. Il s'agit de "Diamond Jim".

Il a fallu six mois et un capital de \$500.000 pour tourner cette pellicule, qui donne fidèlement l'authentique biographie du sieur James Buchanan Brady. C'était un travailleur-vive-la-joie, qui, à l'heureuse époque de 90, dépensait sans compter, ne sortait jamais sans exhiber quelques bijoux — il en possédait en tout pour \$200.000 — et travaillait pour gagner de l'argent quand il en avait assez de dépenser. Il vécut, de cette heureuse existence, 61 ans. Ses aventures ne se comptent plus. Et comme on ne prête qu'aux riches, imaginez les légendes qui entourent "Diamond Jim". On a d'ailleurs déjà compris pourquoi ses amis l'avaient baptisé de cet éloquent surnom.

Le scénario fut écrit par Parker Morell, et il lui fallut trois ans pour ce faire. On n'aurait pu trouver scénariste plus qualifié puisque le père de ce Morell, un bijoutier, avait vendu à Brady la majorité des diamants de sa collection. Par ailleurs, — et ce détail garantit de l'intérêt du film — le directeur Edward Sutherland et Otis Harlan, qui jouent un rôle secondaire, ont personnellement connu l'individu dont on copie la vie à l'écran.

Edward Arnold tient le principal rôle, c'est-à-dire qu'il incarne James Brady, dit "Diamond Jim". Arnold, vous vous en souvenez, peut-être, a retenu l'attention définitivement comme acteur dans "Sadie McKee". Il y remplissait un rôle d'ivrogne avec une perfection digne de notre Loïselle. Si on ne l'avait pas remarqué plus tôt, cela ne l'a pas empêché de tenir des rôles de second plan dans plus de trente films. Mais on assure que son dernier rôle le porte au firmament des stars. Une de plus à cataloguer...

REVENONS au film. Après l'admiration et l'exhibition de ses diamants, le passe-temps favori de Brady, pendant les douces heures de sa vie, c'était de manger. Naturellement, les réalisateurs de sa biographie cinématographique n'ont pas oublié ce fait important. A remarquer tout de suite que l'acteur Arnold montre dans le film une fidèle réplique des bijoux qui formaient la formidable collection de son type. La véritable collection de Brady se composait d'un ensemble de \$170.000. Il en avait 29 autres, ce qui lui permettait de changer tous les jours du mois. Seulement, chacun se demande comment il pouvait bien se tirer d'affaire les mois de 31 jours?

Jean Arthur tient, dans ce film, la vedette féminine. Mais avec cette particularité fort intéressante qu'elle tient en vérité le rôle de deux femmes, qui ne se ressemblaient que par le charme. Le premier amour de Brady fut en faveur d'une certaine Emma Parry. Il lui proposa le mariage pour

**EDWARD ARNOLD et
JEAN ARTHUR, les deux
vedettes principales du
film "Diamond Jim".**

Arnold incarne un individu
qui dépensait sans comp-
ter à l'époque de 1890.

Quelques années plus tard, à New-York, Brady fit une proposition identique à Jane Matthews, parce qu'elle ressemblait assez à son premier amour. Ce sont ces deux femmes qu'incarne Jean Arthur, avec beaucoup d'habileté. On admire surtout la facilité avec laquelle elle charge d'accent selon la femme qu'elle représente. C'est un truc qui en laisserait plusieurs en plan.

LES metteurs en scène et les couturiers ont eu une fameuse besogne. Les premiers à préparer une exacte réplique des cafés célèbres de New-York à la fin du siècle, précédant les autres à confectionner les costumes de la même période. Comme la nourriture joue un rôle essentiel dans la vie de Brady, les studios ont dû préparer la plus vaste cuisine dont il ait encore été fait mention dans les annales de la colonie du film. Ce dernier item seulement a coûté \$5.000. Et la nourriture est... authentique! Vous qui verrez ce film, consolez-vous à la pensée qu'il n'en va pas de même pour les boissons. Le champagne fut remplacé par du ginger ale, les vins par de l'eau colorée. La bière dégustée sous vos yeux est authentique... mais les acteurs ne purent la déguster qu'une fois le caméra en marche.

Il fallut aussi, c'était indispensable, construire une fidèle réplique de la bicyclette dont Brady était l'orgueilleux propriétaire. Une bicyclette à quatre sièges, toute sortie de diamants, rien de moins! L'une des scènes du film montre Eddie Arnold, Jean Arthur, Binnie Barnes et Cesar Romero montant tous quatre cet extraordinaire véhicule. On voit la bicyclette traverser tout un coin de Central Park. Or, cette scène fut, comme les autres, tournée à l'intérieur des studios. La bicyclette, où les quatre acteurs pédalent avec grâce et facilité, se trouvait montée sur des rouleaux et tournait à vide pendant qu'à l'arrière plan défilait un décor mobile préparé pour la circonstance. L'un des mille et un trucs du cinéma américain!

Les metteurs en scène eurent aussi tout le mal du monde à donner l'exacte réplique de deux catastrophes de chemin de fer. Il s'agissait de retrouver les modèles des vieux wagons de 1890. On y parvint à force de recherches.

L'histoire veut que Brady eut lui-même provoqué, et délibérément, — après avoir acheté les wagons, naturellement, — occasionné une collision, à l'Exposition Internationale, entre un train de bois et un autre composé de wagons métalliques, pour montrer la supériorité des derniers... dont il était fabricant. Il se fit attacher dans le wagon d'acier avant la collision et sortit indemne de cette aventure.



La paroisse Ste-Philomène de Rosemont



Façade de l'Eglise de Sainte-Philomène de Rosemont

L'un des centres les plus prospères de cette section de la métropole.

Cette église est située rue Masson, coin de la sixième avenue. Cette paroisse compte 12,499 âmes et est présentement sous la direction de M. l'abbé Joseph-Samuel Gascon, curé depuis 1929 et assisté de MM. Emile Fillion, R.-P. Lacombe, Adéodat Chaumont et Antonio Gouin comme vicaires. Les principales institutions religieuses sont: l'école Jean-de-Bréboeuf, (Frères Maristes, et l'école des filles, (Soeurs de la Congrégation Notre-Dame.)

Anciens curés: MM. J.-E. Brien, 1905-1924; G. Chertier, 1924-1929.

Les registres de la paroisse s'ouvrent en l'année 1905. Erection canonique: 16 décembre 1905. Le territoire de cette paroisse est situé dans le quartier de Rosemont, qui fait maintenant partie de la cité de Montréal. La paroisse a été mise sous le patronage de sainte Philomène, en l'honneur de l'épouse de celui qui a donné le terrain pour la construction de l'église, M. Pierre Desforges. L'église vient d'être terminée après que les paroissiens eurent pendant 30 ans suivi les offices religieux dans un soubassement. Plusieurs paroisses sont nées sur le territoire primitif de Sainte-Philomène.

E LEVASSEUR

HORLOGER - BIJOUTIER

NOUS ACHETONS LE VIEL OR

3159, RUE MASSON



NOS BISCUITS SONT GARANTIS FRAIS

Biscuiterie Masson

BONBONS, GATEAUX
CHOCOLATS, ETC.

PIERRE CARRIERE, Prop.

2935, RUE MASSON

ROSEMOUNT LADIES WEAR

2901 MASSON (Coin de l'Eglise)

Voyez nos dernières nouveautés
pour Dames et Fillettes dans les

MANTEAUX

garnis de fourrure telle que
RENARD, PUTOIS et ALASKA

ROBES

CREPE OU EN LAINE

CONDITIONS DE PAIEMENTS
FACILES



**CRÈMERIE
MODÈLE**

SPECIALITE

BEURRE, CREME
FROMAGE, EPICERIE

QUALITE ET SERVICE

• SPECIAL •

CREME 9c PAIN 5c
La chopine Chacun

SUCRE 51c
Par 10 lbs

FRONTENAC 6281

2734, RUE MASSON

MARCHE ANGUS

BOUCHER

A. GABOURY, Prop.

SPECIALITE

GRETON FRANÇAIS
VIANDES CUITES

2650 DANDURAND
(COIN 2e AVENUE)

Tél. Cherrier 5670

N'oubliez pas de mentionner
"L'Illustration"
auprès de nos annonceurs.

GUARANTEED SHOE REPAIR REG'D

CHAPEAUX

POUR DAMES ET MESSIEURS, NETTOYES ET
REBLOQUES COMME NEUFS.

Spécialité: Chaussures réparées par des experts

2712 Masson (Entre la 2e et 3e Ave)

Paul PETRELLO, Gérant



**J.-S. BELIVEAU
BOUCHER**

QUALITE ET SERVICE

5407, 2e AVENUE

ANGLE MASSON

TEL. FRONTENAC 5830

Pour un lait pur et parfaitement pasteurisé

LA LAITERIE CANADIENNE LTÉE

ROGER FONTAINE

Distributeur Autorisé des Produits Orbis

Livraison par toute la ville — Un service courtois

5624, 6e Avenue

Tél. Cherrier 9614

MME W. MAYER & FILS

BOUCHERS-EPICIER

BIERE ET PORTER

OUVERT TOUTS LES SOIRS JUSQU'A 11 HEURES
COURTOISIE, SERVICE RAPIDE

2891 Dandurand

(Angle 6e Avenue

Cherrier 5544



Coiffures individuelles

SPECIALITE: PERMANENTS

de \$1.00 à \$7.00

SALON Roux

CH. 8888

3017 MASSON Entre 7e et 8e Avenue

Cherrier

9675

S. JOLY

Cherrier

9675

GROS ET DETAIL

Bois, charbon, foin, grains

Huile de chauffage

5844, SIXIEME AVENUE

ROSEMONT

EUGENE BELANGER

FERRONNERIES GENERALES

PEINTURES, HUILES, TAPISSERIES, TUYAU

2421 Lafontaine

Tél. AMherst 1127



SPECIALITE

VITRE

PRIX DEFIANT
— TOUTE —
COMPETITION

Spécial pour vos cadeaux

Coutellerie, Verrerie, Service de Vaisselle

— SUCCURSALES —

2918, RUE MASSON

Tél. AMherst 9340

4031, RUE STE-CATHERINE EST AM. 1129

7822, RUE ST-HUBERT Tél. CRescent 6036

ATTENTION AUX COMMANDES PAR TELEPHONE

Le coin des timbres

Le nouveau timbre-taxi

Le nouveau timbre-taxi canadien, qui a récemment fait son apparition, se départit de la forme oblongue traditionnelle de ces



sortes de timbres émis au Canada et se présente maintenant sous la forme ordinaire des autres timbres. La pièce de 4c est la première de cette nouvelle dimension à être émise à date.

TIMBRE JOHN H. STEVENS

Les hauts personnages sont rarement de leur vivant représentés sur les timbres des États-Unis ou leurs possessions. Toutefois, John F. Stevens, qui fut ingénieur en chef de Minneapolis et aussi ingénieur en chef de la première commission du Canal de Panama, maintenant âgé de 82 ans et demeurant à Baltimore, aura le grand honneur de voir sa photo reproduite bientôt sur un timbre d'une nouvelle émission du Canal de Panama.

TRAVAUX DU GENIE CIVIL

Le pont pour voie ferrée le plus étendu du monde est celui qui traverse la rivière du Zambesi, Afrique, qui vient d'être terminé au coût d'environ 7 millions de dollars. Son inauguration lui vaut de paraître sur un timbre du Mozambique sur lequel on pourra voir ce fameux pont long de 12,065 pieds.

Un autre exploit du génie civil évoqué sur un timbre-poste est le nouveau paquebot polonais "Pilsudski", le plus grand navire polonais à effectuer le service entre l'Europe et l'Amérique.

TIMBRES HAUTS COTES

La valeur des timbres, celle des vieilles émissions, est loin de diminuer comme on a pu le constater par les prix enregistrés récemment à Londres lors d'une vente à l'encan de la fameuse collection Hind. Certaines pièces d'Hawaï que renfermait cette collection furent achetées en bloc pour la jolie somme de \$37,500. Ces timbres sont surnommés timbres missionnaires parce qu'ils furent surtout employés par ces derniers.

J. R.

TIMBRES - POSTE



A.-H. VINCENT

294, rue Ste-Catherine Ouest

(près Bleury)

Timbres — Albums — Catalogues

75 différentes Colonies Anglaises	\$0.15
100 " " " "	0.25
200 " " " "	0.75
300 " " " "	1.75
500 " " " "	3.50
100 " " " " Françaises	0.35
200 " " " " "	1.00
300 " " " " "	2.00
300 diff. timbres de tous pays	0.25
500 " " " " "	0.50
1000 " " " " "	1.00
2000 " " " " "	2.50

Demandez à votre librairie mon catalogue illustré 1935, à 25c.

GRATIS — 1 paquet de Charnières nouvelles et pièces avec une série des Reins d'Ethiopie, pour 25c.

LA GRANDE MER du SUD



Le premier blanc à jeter les yeux sur l'océan Pacifique fut un aventurier du nom de Balboa... sur le conseil d'un chef indien, il se lança à l'aventure pour découvrir de l'or, et du haut d'une montagne il vit la grande étendue d'eau qu'il appela "la grande mer du Sud"... ce timbre de Panama représente Balboa revendiquant l'océan...



Crois, Obéis, combats!

Les Chemises Noires qui vont à la guerre, ne se contentent apparemment pas de la devise fasciste: "Crois, obéis, combats!" Car ils viennent d'adopter les dix commandements ci-après, remis solennellement sur des tablettes à la 28e division "Ottobre".

1. L'avance des Chemises Noires armées au-delà des frontières de la Patrie est l'accomplissement de la justice humaine et la victoire de la civilisation.

2. Quiconque veut suivre la voie de la justice et de la civilisation doit être prêt à sacrifier sa vie.

3. Dans le danger de la bataille, ce sacrifice est lié à la certitude absolue de l'écrasement de l'ennemi.

4. La valeur est beaucoup dans la bataille; mais elle n'est pas tout: elle doit se manifester également dans la torture de l'attente.

5. Crois, obéis, combats! Crois, parce que tu sais que le Duce a toujours raison; obéis, parce que tu sais que tous les ordres viennent de lui; combats, parce que tu sais qu'une bataille sous ses ordres est une victoire.

6. Aucun ennemi ne peut vous surprendre; les Chemises Noires ont des yeux de lynx, qui voient tout et loin.

7. Aucun ennemi ne saurait tirer un avantage des besoins matériels des Chemises Noires; elles ont une âme de fer, qui maîtrise la chair; tout ce dont elle a besoin, c'est le silence!

8. Quiconque ne prend pas un soin jaloux de ses armes, quiconque perd des cartouches par négligence, quiconque boit l'eau de sa bouteille au premier signal de la soif, n'est pas une Chemise Noire, mais un faible sans scrupule, inapte à la vie.

9. Si un détachement engagé dans une bataille avec l'ennemi perd le contact avec les troupes, il ne doit pas attendre des ordres: dans un pareil cas, l'ordre est: "Toujours en avant!"

10. Au premier craquement des coups de fusil, les Chemises Noires verront devant eux l'immense figure du Duce. Elles la verront profilée sur le ciel, derrière l'ennemi, comme une vision gigantesque dans un rêve de guerre héroïque. Le sens de cette réalité spirituelle est que les Chemises Noires sont splendides et terribles, prêtes à écraser toute résistance, avec un mépris souverain du danger.

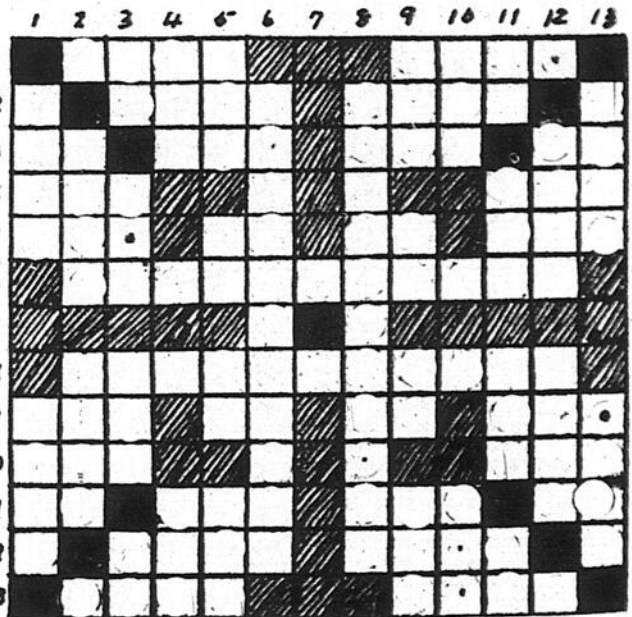
— "Il Popolo d'Italia", Milan.

Le club des échangistes

- M. T. Arseneault, 7351, rue St-Denis, Montréal.
 M. C.-M. Auger, 5265, 5ème avenue, Rosemont, Montréal.
 Mlle L. Beaudet, Saint-Jean, Île d'Orléans, Québec.
 M. L. Laurent Benoit, 12323, Notre-Dame des Anges, Cartierville, Montréal.
 M. Arthur Bélanger, 4283, rue Fabre, Montréal.
 M. Charles Bernard, 1996, rue DeMontigny est, Montréal.
 M. Honoré Bernard, C.P., 265, Grand-Mère, P.Q.
 M. Marcel Bidal, 577, 2ème avenue, Rosemont, Montréal.
 M. E. Blais, Hôtel-Dieu, Chicoutimi, P.Q.
 M. Camille Bouchard, C.P. 23, Ste-Anne de la Pocatière, Co. Kamouraska, P.Q.
 M. Léon-J. Bouchard, Neuville, Co. Portneuf, P.Q.
 Mlle Alvine Boulié, Deschambault, P.Q.
 Mlle Elodie Boulié, g.m.c., Hôpital du Sacré-Cœur, Cartierville, P.Q.
 M. Jean Bouthillier, Boite 170, Laprairie, P.Q.
 M. Jean Bouthillier, Boite 170, Laprairie, P.Q.
 Mlle Marguerite Caron, Touville, Co. L'Islet, P.Q.
 M. J.-G. Carrier, 10 et 12, rue St-Georges, Laprairie, P.Q.
 M. Adol Cérat, 5910 DeNormandville, Montréal.
 M. L. Chailier, 7350, rue Saint-Denis, Montréal.
 M. A. Cloutier, 4310, rue Berri, Montréal.
 M. Gérard Corbeil, 5036, rue Clarke, Montréal.
 Mlle Micheline De Quoy, 2527, rue St-Antoine, Montréal.
 M. Y. Gaudet de Repigny, Ste-Anne de la Pocatière, Co. Kamouraska, P.Q.
 M. Roland DesSerres, 7432a, rue Saint-Denis, Montréal.
 M. Roger Desormeaux, 4665, rue Desorimier, Montréal.
 M. Guy Durocher, 15275, rue Notre-Dame est, Pointe-aux-Trembles, P.Q.
 M. J.-E. Ferron, 1221, rue Saint-Hubert, Montréal.
 M. Walter Fisher, 5977, rue St-André, Montréal.
 M. Frs-Xavier Gagné, 16, rue Rivier, Chicoutimi, P.Q.
 M. J.-A. Gagnon, 9, rue St-Léon, Chicoutimi, P.Q.
 Mlle Diane Gauthier, 10, rue Ferrault, Victoriaville, P.Q.
 M. Joseph Gauthier, 113, rue St-André, Ottawa, Ont.
 M. Paul Gill, Sanatorium Lac Edouard, P.Q.
 M. O. Grant, 200 avenue Bloomfield, Outremont, Montréal.
 M. Jean-Pierre Haulne, 509, rue Dezery, Montréal.
 M. Roger Hubert, 908 Bonaventure, Trois-Rivières, P.Q.
 M. Roland Jumeau, 3542, Sbytes, Art. 7, Montréal.
 M. Edmond Laberge, 4675, avenue Hôtel-de-Ville, Montréal.
 M. G.-A. Lafertière, 4397, rue Mentana, Montréal.
 M. David Lafortune, fils, 8282, rue Berri, Montréal.
 M. L.-A. Lapointe, 1B St-François, St-Hyacinthe, P.Q.
 M. J.-A. Lavoie, Casier 219, Dolbeau, P.Q.
 M. Gérard Lefebvre, 4438, rue Bordeaux, Montréal.
 M. Jacques Lemieux, 430 Terrasse, Abitibi, Montréal.
 M. Jules Lessard, 60, 6ème rue, Québec.
 M. Marcel Lessard, 4287, rue Desorimier, Montréal.
 M. Joseph Malherbe, 253 Wilfrord, Vein, Montréal.
 Mlle Berthe Martel, Loretteville, P.Q.
 Mlle Marguerite Martel, Loretteville, P.Q.
 M. J.-A. Masson, 6754, rue Alma, Montréal.
 M. C.H. Mervier, 58, 98ème rue, Limoulo, Québec.
 M. Chs Morin, 43, avenue de Blenville, Québec.
 M. Gérard Normand, 2555, rue Damsa, Montréal.
 M. Gustave Normandin, 5013, rue Brébeuf, Montréal.
 M. Claude Paquet, 29, rue Saint-Luc, Québec.
 Mlle Diane Paré, 39, rue Saint-Paul, Québec.
 M. W. Pelletier, Ste-Anne de la Pocatière, Co. Kamouraska, P.Q.
 M. Patrick Pétin, 67, rue Saint-François, Cartierville, Co. Chicoutimi, P.Q.
 M. Lionel Rioux, C.P. 474, Rimouski, P.Q.
 M. J.-A. Saulnier, 24, rue Ierne, Chicoutimi, P.Q.
 M. Yves Schoeb, 2581 Chemin Côte des Neiges, Montréal.
 M. Maxime Séguin, Ste-Thérèse de Blainville, Co. Terrebonne, P.Q.
 M. Emile Soucy, 297, rue Saint-Olivier, Québec.
 M. C.-E. Stanton, 45, boulevard des Prairies, Laval des Rapides, P.Q.
 M. Gabriel Swift, 101 avenue Cascades, Shawinigan-Falls, P.Q.
 M. Lucien Tremblay, 279, rue Nelson, Ottawa, Ont.
 M. Jean Vaillancourt, 1576, rue Roberval, Côte St-Paul, Montréal.
 M. J.-E. Vinet, 2584, rue Sheppard, Montréal.
 M. Gustave Waechter, 669A, rue Delaroché, Montréal.
 M. J.-Emile Blais, 22, avenue Armstrong, Sherbrooke, P.Q.

Tous ceux qui s'intéressent à la philatélie sont priés de nous faire parvenir leurs noms et adresse que nous publierons. De cette façon, les collectionneurs se connaîtront davantage et pourront procéder à l'échange de leurs timbres sans aucun frais. Prière d'adresser son nom sans délai, au "Rédacteur du coin des timbres", "L'Illustration", C.P. 1480, Montréal.

LES MOISÉS CRUITS DE L'ILLUSTRATION



HORIZONTALEMENT :

- 1 — Production filiforme qui se montre sur la peau des animaux en divers endroits du corps humain. — Poète chanteur de l'époque primitive.
- 2 — Qui est placé plus bas. — Retour du même son à la fin de 2 vers.
- 3 — Préfixe privatif. — Temps du verbe nier. — Toute personne choisie par l'élection. — Symbole chimique du baryum.
- 4 — Ancienne forme de oul. — Point où l'on vise.
- 5 — Monnaie roumaine correspondant au franc. — Fleuve d'Italie. — Pronom indéfini. — Genre de gros palmipède domestique.
- 6 — Contractions, en parlant des nerfs et des muscles.
- 7 — ...
- 8 — Qui peuvent être vivifiés.
- 9 — De peu de valeur. — Négation. — Qui n'est pas vêtu. — Roches.
- 10 — Enlève. — Interjection d'étonnement, de doute.
- 11 — Toi. — Pièce de monnaie. — Époque. — Féminin de son.
- 12 — Contentement, joie, état agréable. — Qui a satisfait sa faim.
- 13 — Chacune des neuf déesses de la fable qui présidaient aux arts libéraux. — Baguette à laquelle on enfila par la tête les harengs à fumer.

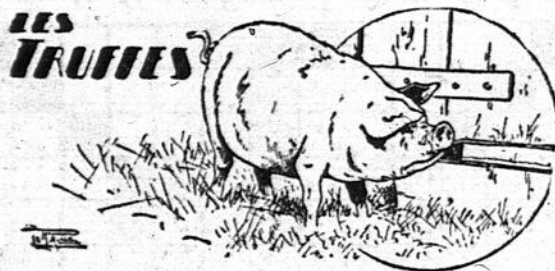
VERTICALEMENT :

- 1 — Fait d'abuser par la violence d'une fille ou d'une femme. — Décision prise par la voie des suffrages.
- 2 — Dire qu'une chose n'existe pas. — Qui se meut avec célérité.
- 3 — Partie dure du corps humain. — Parcours des yeux. — Terre entourée d'eau. — Article contracté.
- 4 — Chacune des parties provenant de la dissociation d'un électrolyte en solution aqueuse. — Situé.
- 5 — Temps du verbe luire. — Seizième lettre de l'alphabet grec. — Préfixe privatif. — Temps du verbe oser.
- 6 — Qui produit de la saveur.
- 7 — ...
- 8 — Charger quelqu'un de faire une chose.
- 9 — Oignon d'un odeur très forte. — Négation. — Avalé un liquide. — Rouge à gorge d'une poulie.
- 10 — Troublé dans son fonctionnement. — Tête de la tige du blé.
- 11 — Petit cube qui sert à jouer. — Se dit d'une difformité du pied causée par la rétraction de certains muscles. — Époque. — Le premier nombre.
- 12 — Genre de plantes renfermant des arbustes toujours verts. — Préfixe qu'on joint à différents noms de sels chimiques pour indiquer que le métal est en excès.
- 13 — Promptitude, précipitation. — Trou d'une aiguille.



LA SEMAINE DES JEUNES

LES TRUFFES



CACOUCHON n'aime pas les pommes de terre. C'est sans doute parce qu'on ne lui donne guère que cela à manger. Si encore c'étaient de bonnes pommes de terre dorées, rissolées, sautées, onctueuses comme celles qu'on porte à table! Mais non, les siennes sont germées, gelées, bouillies, saupoudrées de son. On ne peut rien imaginer de plus fade. Il aimerait autant de simples apluchures, ou bien les restes. Les restes? Ils vont d'abord au chat. On sert ensuite le chien. Ce que ces deux animaux laissent pour le malheureux cochon, il vaut mieux ne pas en parler.

Cacouchon a du chagrin de se voir traité avec si peu d'égards. D'ailleurs, tout cochon qu'il est, il a compris. M. Macoco l'a dit devant lui. On ne cherche qu'à l'engraisser pour le tuer à la Noël. Personne ne l'aime. On dit qu'il est sale. Naturellement, il se sent sale. Ce coin où il habite est si petit qu'il n'y a pas la place de s'y tourner. Beaucoup de gens sont censés le nettoyer, mais qui s'en occupe vraiment? Si Cacouchon pouvait se rouler comme le chien sur de la bonne terre propre, il serait aussi convenable qu'un autre.

Donc, c'est pour la Noël. M. Macoco fera de Cacouchon du jambon, du saucisson, du lard et des andouilles. Ce ne sera peut-être pas pire que maintenant parce qu'au moins les gens feront attention à lui et paieront pour l'avoir. Quand même... Cacouchon aime mieux qu'on le laisse comme il est.

En rentrant de sa promenade, le soir, quand il s'étend dans sa petite chambre sans fenêtres, devant la demi-porte qui laisse entrer un carré de ciel bleu foncé avec des étoiles, Cacouchon rêve. On lui apporte encore des pommes de terre: "Eh, dis, Cacouchon! Lève-toi! Mange!" Il répond par un grognement et continue de rêver. Il fait de la logique. Il se dit: "Pourquoi songe-t-on la soupe du chien? Parce qu'il garde la maison. Pourquoi donne-t-on les meilleurs morceaux au chat? Parce qu'il débarrasse des souris. Pourquoi M. Macoco ne tue-t-il jamais son chien ni son chat? Parce qu'ils lui rendent plus de services en étant vivants qu'en étant morts. Alors, moi, si, au lieu de me contenter de grogner, de manger ce que je n'aime pas et d'engraisser par force, j'essayais de faire quelque chose avec mes quatre pattes et mon nez, je pourrais peut-être obtenir qu'on me laisse tranquille aussi. Hélas! Il n'y a de paix

que pour les travailleurs. C'est une dure vérité à laquelle il faudra pourtant se faire. Ma foi! Tout Cacouchon que je suis, je veux me rendre utile. Il y a du travail à la ferme, même pour un cochon."

Cacouchon est parti dans les prés, une ficelle à la patte, comme d'habitude, et le petit Julien tient la ficelle. Mais cette fois Julien regarde Cacouchon et lui dit:

— Comment se fait-il, Cacouchon, qu'aujourd'hui tu sois rose comme un vrai cochon de luxe? Tu ne t'es pas roulé du tout! Tu n'as même pas une tache. Ta queue est toute bouclée. Tu es beau, tu sais!

— Hrumphh! répond Cacouchon, gravement.

Il sent qu'il a mérité les éloges, car voilà bien des jours qu'il prend soin de ne pas se salir.

Un paysan passe, Cacouchon lève le nez et le regarde dans les yeux. Le paysan rit et s'approche:

— Ma foi, Julien, ton cochon, on dirait qu'il se croit le seigneur du château, aujourd'hui.

Les yeux de Julien brillent de plaisir. Cacouchon, lui, en voyant approcher le paysan, a eu un petit frisson qui lui a ridé la peau comme le vent ride l'eau de la mare. Il sait par expérience que lorsqu'un homme s'approche de lui, c'est pour lui décocher un coup de pied. Mais non, le paysan se baisse et assène une tape amicale sur le dos capitonné de Cacouchon. La tape a fait du bruit, cependant. Cacouchon se dit: "C'est une caresse manquée, mais il y a du progrès."

Le nez rasant le sol, la tête pleine du désir de se rendre utile, Cacouchon marche, traînant Julien par sa ficelle. Il pourrait manger des vers de terre. Autrefois, c'était son apéritif préféré. Il s'en abstiendra. Et le temps passe...

Or, un jour, jour béni, un parfum léger monte de la terre et traverse le rêve lourd de Cacouchon. Qu'y a-t-il ici? Julien tire sur la ficelle. Cacouchon résiste. Depuis qu'il réfléchit, il est devenu intelligent et cherche à connaître la raison de chaque chose. Il gratte, fouille et gratte et fouille. Pour une fois, tant pis s'il a le nez sale ne rentrant à la maison. Il trouve... Quoi? Ce n'est qu'une pomme de terre, et noire comme du charbon. Il goûte. C'est inattendu et parfumé, c'est croquant, c'est tendre. C'est ferme sous la dent et moelleux à l'estomac. Ah! que c'est bon! Cherchons-en d'autres.

Mais Julien accourt:

— Une truffe, Cacouchon? Tu as trouvé une truffe? Oh! Déniches-en beaucoup encore. Maman sera si contente! Brave Cacouchon!

Cacouchon trouve beaucoup de truffes. Il est devenu virtuose dans cet art. C'est la gloire et la fortune de la ferme. Qui parle de coups de pied? Qui oserait hasarder une tape? Qui?

— Julien, dit Mme Macoco, es-tu fou de mettre du son dans la soupe de Cacouchon? Va donc jusqu'au village me chercher des raves. Il aimerait bien en croquer encore une ou deux. Tu es fatigué? Tant pis! Force-toi un peu. Tu peux bien faire ça pour notre Cacouchon. Il en fait assez pour nous. N'oublie pas son maïs.

Cacouchon a même la permission d'entrer dans la cuisine. Et comme il aime la vie de famille, il est heureux. Mais vous avouerez qu'il l'a bien mérité. C'est un cochon de race.

S. DE LEON.



ANNE accompagne son frère Alain qui va au jardin du Luxembourg lancer sur le bassin son bateau. C'est un joli bateau à la coque grise et aux voiles blanches et qui s'appelle *Etoile-de-la-Mer*.

Anne et Alain, petits Bretons transplantés à Paris, aiment beaucoup le bassin du Luxembourg. Avec ses frêles barques penchées, il les fait songer à la mer.

Anne, pourtant, malgré son contentement, soupire. Elle joue, en ces jours-là, un rôle un peu affaibli: tout le monde sait bien qu'il n'y a point de femmes matelots.

Cependant, bon prince aujourd'hui, Alain lui soumet une idée qui lui est venue: ils pourraient jouer au retour du marin. Anne serait la mère, la pauvre mère qui guette du rivage les pêcheurs. C'est un rôle un peu triste, mais qui est très joli. C'est une chose qu'on voit beaucoup sur les tableaux. Elle mettrait sur le bateau une de ses poupées, la toute petite, celle qui, justement, est habillée en garçon...

Mais Anne, à cette suggestion, est épouvantée. Son Yves! Elle mettrait Yves sur le bateau! Et s'il tombait à la mer!

Alain hausse les épaules.

Eh bien! elle donnera une jolie éducation à ses fils, quand elle en aura pour de vrai! Elle n'en fera que des poules mouillées, oui, des poules mouillées, comme elle-même, d'ailleurs!

Anne est vexée.

C'est bien naturel qu'elle ait peur pour Yves, toutes les mères la comprennent. On pourrait jouer à quelque chose de moins terrible; elle mettrait sur le bateau des marchandises, son porte-aiguilles, par exemple, son dé... Ce serait un navire de commerce.

Alain fait la moue, méprisant:

— Comme tu voudras, mais ça ne sera pas si joli!

Anne a le sens de la beauté et le goût secret de l'héroïsme. Elle sent bien, en effet, que "ça ne sera pas si joli." Alors, après un combat intérieur, elle s'arrache le cœur de la poitrine: elle donnera Yves.

Malgré ses airs bourrus, Alain est un oncle tendre. C'est avec



Nos amis les animaux

KAMY était un ourson, et un ourson prisonnier. Mais il ne se plaignait guère de son sort. Il avait pour jouer un grand jardin plein de fleurs, et pour dormir une "caverne" bien régulière dans la maison de son maître, caverne où la paille ne manquait jamais.

Sur le chapitre nourriture, Kamy se montrait moins satisfait. Il avait certes plus de friandises à dévorer qu'il n'en trouvait dans la forêt, alors que petit ours libre, il gambadait près de sa maman, mais il estimait que son maître aurait vraiment pu lui donner plus de sucreries. Car Kamy adorait tout ce qui était sucré. C'est vous dire qu'il raffolait du miel et des confitures.

Un bel après-midi, et toujours à propos de sucreries, Kamy entra en conflit avec Fedora, la servante. Elle était en train de beurrer des tartines de pain et d'y étendre du miel, ceci en prévision d'un goûter que devait donner la petite fille de la maison. Et Kamy était insupportable. Tour à tour câlin et menaçant, il essayait d'obtenir, il exigeait du miel. Mais Fedora ne se laissait attendrir ni effrayer et elle chassait Kamy à coups de talon. Mais Kamy revenait toujours à la charge; cependant, après un coup de pied plus fort, lassé, il s'en fut, et Fedora put continuer en paix son travail.

Soudain, elle entendit retentir la sonnette de la petite porte du jardin.

— On ne peut jamais être tranquille, soupira la servante, Kamy parti, ce sont les invités qui arrivent.

précaution qu'il installe Yves sur le bateau et qu'il l'attache au grand mât pour plus de sûreté. Anne peut être tranquille, il n'arrivera rien de fâcheux à son fils. Et le bateau s'en va, sous ses jolies voiles penchées.

Vite, il faut courir de l'autre côté du bassin! On a tout juste le temps de monter au haut de la falaise, près du Calvaire, pour voir la barque de loin. Anne s'assied sur la margelle, drapé autour d'elle les plis d'une mante imaginaire. Entrant dans son rôle de mère, son rôle où il y a une émotion vraie, elle demande:

— Alain, est-ce que tu vois l'*Etoile-de-la-Mer*?



Alain scruta les brumes du large.

Mais, la porte ouverte, Fedora ne trouva âme qui vive.

Elle regarda alors la sonnette d'un air inquisiteur et remarqua sur le mur des traces fraîches de griffes. Serait-ce Kamy qui lui aurait joué un tour?

Elle retourna à son travail en agitant cette grave question, mais à peine eut-elle aperçu la table où elle préparait les tartines, devant la cuisine, qu'elle poussa un cri d'horreur.

Kamy, l'infâme Kamy, le nez dans le grand pot de miel, mangeait, mangeait, mangeait.

Grâce à des empreintes laissées çà et là, le drame put être reconstitué. Kamy, c'était bien lui, s'était dressé contre le mur et avait tiré la sonnette, puis en courant de toute la vitesse de ses quatre pattes, il avait fait le tour de la maison et dès que Fedora avait quitté sa table, il s'y était installé, mais pas pour accomplir la même besogne.

Faut-il vous dire que Kamy fut corrigé et privé de gâteries pendant huit jours?

LA VACHE ENRAGEE

Lettre d'un étudiant à son ami: "Mon cher,

"Je vais ce soir au bal, et je n'ai pas d'habit; peux-tu me prêter le tien?"

L'ami répond immédiatement:

"Je ne demande pas mieux, mais à la condition que tu m'enverras ton pantalon pour que je puisse te porter mon habit."

Les yeux plissés sous sa main étendue, Alain scruta les brumes du large.

Là-bas, tout au fond de l'horizon, il croit bien la voir... Eh! oui, c'est bien elle! Avec ce petit vent de "norroët", elle sera là bientôt!

— Tu es sûr, Alain?

— Sûr!... Les vieux loups de mer comme moi, ça ne se trompe guère... Oh! oh! ton gars a dû faire bonne pêche, la barque est lourde sous le vent!

Yves, en effet, a fait une pêche magnifique. Quand sa barque accoste, de la cale où il plonge la main, Alain retire, pour les jeter sur le sable, tant de poissons qu'il s'en émerveille. Et il crie:

— Regarde, Anne!...

Mais Anne ne regarde rien: elle est trop occupée à serrer Yves sur son cœur, sur son petit cœur d'enfant qu'a ému, sans qu'elle le sache bien, une ingénue tendresse maternelle. Et elle dit:

— Yves, mon petit, tu n'as pas eu froid?

Alain la regarde sans sursire. Et puis, doucement, il vient poser sa main sur l'épaule de sa sœur:

— Ecoute, Anne... Ce que je t'ai dit tout à l'heure, je ne le pensais pas. Tu viens d'être très chic, tu sais, vraiment chic! Les femmes comme toi savent faire de leurs fils des hommes pour de bon. Tu seras une vraie mère française. Et veux-tu que je te dise? Eh bien, tes fils, quand ils reviendront de la guerre, tu pourras être fière d'eux: ils auront tous la croix d'honneur!

Marie MAINDRON.



— Une truffe, Cacouchon? Tu as trouvé une truffe?



PREMIER TABLEAU (MIR)

Faites-vous confier quelques oeufs dans une petite corbeille et ayez bien soin de ne pas les transformer en omelette avant l'heure du dîner.

Première petite fille, elle prend grand les oeufs un à un et se tourne vers la lumière pour les regarder, puis elle les remet en place.

Deuxième petite fille. — Qu'est-ce que tu fais?

Première petite fille. — Je mire les oeufs.

Deuxième petite fille. — Mais tu n'as pas de miroir!

Première petite fille. — Je n'en ai pas besoin. Je n'ai qu'à regarder s'ils sont bien pleins et je sais ainsi s'ils sont bons.

Deuxième petite fille. — Tiens, c'est amusant! Est-ce que tu crois que je pourrais mirer maternellement pour voir si elle est bien-tôt pleine? He là la forme d'un gros oeuf.

Première petite fille, haussant les épaules. — Une tirelire ne se mire pas parce que les parois ne sont pas translucides. (Reprenant sa corbeille.) J'ai fini, viens avec moi porter les oeufs à la cuisine. (Elles sortent.)

DEUXIEME TABLEAU (O)

Des petites filles sont réunies sur la scène.

Première petite fille, l'air très important. — Je sais faire quelque chose de très compliqué.

Les autres petites filles. — Vraiment?

Première petite fille. — Oui; je vais m'asseoir devant vous et vous ne me verrez pas. Fermez d'abord les yeux. (Les petites filles ferment les yeux. Celle qui a parlé s'assoit, puis se relève.) Eh bien! je me suis assise et vous ne m'avez pas vue.

Les autres, riant. — Ah! Ah! Ah! N'importe qui en aurait fait autant.

La première petite fille, riez. — Il fallait y penser.

Deuxième petite fille. — Moi je sais m'asseoir dans l'eau sans me mouiller!

La première petite fille. — Ce n'est pas possible.

La deuxième petite fille. — Tu vas voir ça. (Dessinant un grand cercle avec son pied.) Tu vois je fais un O, je m'assieds au milieu et ma robe est aussi sèche qu'avant.

La première petite fille, dédaigneuse. — Peuh! Ce n'est pas drôle!

Les autres, se sauvant en riant. — Il fallait y penser.

TROISIEME TABLEAU (TON)

Une petite fille, ou un petit garçon, se déguisera en paysan (costume de toile et bonnet de coton si l'acteur est un jeune garçon—grosse robe, fichu, mouchoir noué en pointe sous le cou si c'est une fillette — pour les deux, sabots, gros parapluie mal roulé, panier garni de légumes, deux beaux ronds rouges sur les joues et l'air un peu bécasson). Une autre petite fille.

La petite fille. — Alors, Jacquot (ou Jacquotte) tu as été à la ville?

Le petit paysan. — Oui, m'zelle, toute la journée; même qu'il a fallu manger chez des gens.

La petite fille. — Tu étais invité par des amis qui vous ont donné à déjeuner?

Le petit paysan. — J'crois pas, m'zelle; la mère les connaissait pas, ni moi non plus; et pis ils nous ont rien donné puisque le père a payé!

La petite fille. — Je vois ce que c'est; tu es allée au restaurant.

Le petit paysan. — P'têt ben, m'zelle, en tout cas c'était riche-mment bon!

La petite fille. — Ah oui! Qu'est-ce que tu as mangé?

Le petit paysan. — D'abord il y a eu une grosse bête qu'était dans une petite boîte...

La petite fille. — T'ut trompes; tu veux dire des petites bêtes qui étaient dans une grosse boîte; tu as mangé des sardines.

Le petit paysan. — Ben non! J'sais tout d'même c'que j'ai mangé; j'vous dis qu'il y avait une grosse bête dans un petit machin pas pus grand qu'ça. (Il montre un petit cercle avec ses doigts.)

La petite fille, secouant la tête. — Ça n'est pas possible.

Le petit paysan, se fâchant. — Mais enfin pisque j'vous dis...

La petite fille. — T'ues trop sot! Il faut être bête comme toi pour croire une chose pareille!

Le petit paysan, avec dignité. — Si je suis si bête, vaut mieux que vous ne parliez pas avec moi, vous pourriez l'attraper. (Il s'en va.)

Une autre petite fille, arrivant. — Avec qui te disputais-tu?

Première petite fille. — C'est Jacquot qui voulait me faire croire une bêtise ridicule. Il prétend qu'il a mangé au restaurant une grosse bête dans une petite boîte ronde.

Deuxième petite fille. — Eh bien? Il a sans doute mangé du thon.

Première petite fille. — Je n'y avais pas pensé. Et je lui ai dit qu'il était bête. Cela l'a fâché. Viens vite avec moi, je veux lui dire qu'il avait raison et que j'ai été sotte de ne pas le comprendre! (Elles sortent en courant.)

LE TOUT

Une petite fille en "dame".

Une autre petite fille déguisée en cuisinière avec un tablier bleu et, si possible, un beau bonnet toupé. La dame est assise, la cuisinière entre et lui tend une lettre.

La dame. — C'est vous la cuisinière envoyée par le bureau de placement?

La cuisinière. — Oui, madame.

La dame, lisant la lettre. — Je vois que vous avez un talent de cuisine renommé dans votre pays.

La cuisinière, fièrement. — Oui, madame! Je le tiens de ma grand-

mère, on en parle dans tout le canton.

La dame, enchantée. — Très bien. Puisque vous pouvez entrer chez moi tout de suite je vais vous mettre au courant: il reste pour le déjeuner le boeuf du pot-au-feu.

La cuisinière. — Si madame veut je l'assaisonnai à la mode de ma grand-mère. (Mystérieusement.) On coupe le boeuf en morceaux et on le fait mijoter avec de la sauce et des petits oignons.

La dame. — Mais c'est du mi-

roton!

La cuisinière. — Ah! madame connaît cela aussi!

La dame. — Evidemment; j'aime d'ailleurs beaucoup cela. Pour ce soir, il y a du veau.

La cuisinière. — Avec la permission de madame je le mettrai en morceaux et je le ferai mijoter avec une sauce et des petits oignons.

La dame. — Alors ça fera un second mirotton!

La cuisinière. — Madame croit! En tout cas puisque madame aime ça...

La dame. — Jusqu'à un certain point! Pour demain vous commanderez un gigot.

La cuisinière. — Madame a bien raison. Je le couperai en morceaux et le mijoterai avec une sauce et des petits oignons...

La dame. — Vous n'allez tout de même pas me proposer un troisième mirotton?

La cuisinière. — Pourquoi pas?

La dame. — D'ailleurs j'aime mieux le dire à madame, le secret de ma grand-mère, c'est le mirotton! Elle le faisait comme personne, mais elle ne faisait que ça.

La dame, levant les yeux au ciel. — Eh bien, ça va être gal!

(Tirez le rideau et revenez de-mander si on a trouvé le mot de la charade.)

Claude SYLVAIN.

LE FLIRT

— Jeune homme, déclare le père irrité, il ne me plaît pas de vous voir assis sur le canapé auprès de ma fille. Lorsque je cour-tisais celle qui devait être ma femme, nous nous tenions toujours à une distance respectable l'un de l'autre.

Alors le jeune homme, perdant la tête:

— Je vous approuve, monsieur. C'est exactement ce que j'aurais fait si j'avais cour-tisé votre femme.

Souvenirs de l'oncle Grégoire

CETTE histoire de Dick Wittington est aussi célèbre, en Angleterre, que celle de Robinson Crusoe.

Dick Wittington était un pauvre orphelin qui pour vivre mendiait dans les rues de Londres. Un jour, comme il demandait la charité à la cuisinière d'un riche marchand, celle-ci, qui était pourtant une vieille méchante femme, le recueillit dans sa cuisine et en fit un marmotton.

Dick Wittington crut enfin qu'il allait vivre heureux. Mais la vieille cuisinière ne cessa de le gourmander, de le gronder, de crier après lui, de le battre. Dick, qui était doux et patient, souffrait tout cela en silence et ne se plaignait pas de son sort, car il avait un ami, un chat, qu'il avait acquis pour un sou: toute sa fortune.

Cette "folle dépense" n'avait pas été, d'ailleurs, du goût de la cuisinière qui avait traité Dick Wittington de caurlen, de dépensier, etc., etc.

Mais ceci est une autre histoire. Un soir où la méchante cuisinière frappait le petit garçon, le riche marchand, M. Fitzwarren, survint, accompagné de sa fille, la jeune Alice.

Ne connaissant pas Dick, M. Fitzwarren lui demanda des explications sur sa présence dans la maison. Dick lui répondit si gentiment et lui raconta son histoire d'une façon si touchante que le riche marchand voulut faire quelque chose pour le petit garçon.

— Dick, lui dit-il, j'envoie un vaisseau sur les côtes de Barbarie pour trafiquer avec les naturels du pays. N'as-tu rien à me confier qui, là-bas, pourrait être acheté très cher?

— Je n'ai qu'un petit chat! répondit le petit Dick.

— Eh bien? donne-moi ton chat, répliqua en riant M. Fitzwarren.

Désolé, mais n'osant rien dire — il ne voulait pas contrarier le maître — Dick Wittington apporta son ami.

Et le vaisseau s'en fut... Des mois passèrent et Dick, qui n'avait plus son ami pour bavarder, s'ennuyait ferme. Aussi déclara-t-il de quitter la maison de M. Fitzwarren.

A peine était-il dehors qu'il entendit la carillon d'une église lui dire:

Wittington, Wittington
Rentre, rentre à la maison.

Puis:

Trois fois tu seras lord-maire de Londres.

Dick, très impressionné, rentra chez M. Fitzwarren.

Un beau matin, on annonce le retour du navire et voici que peu après, Dick est appelé par le riche marchand.

— Enfin, pense le petit garçon on va me rendre mon chat!

Il n'en était rien!

— Voici, dit M. Fitzwarren, ce qu'on t'envoie de Barbarie en échange de ton chat!

Et il montrait un grand coffre plein de poudre d'or, de pierres précieuses et d'objets rares.

Toutes ces richesses n'empêchèrent pas Dick de pleurer son ami et de maudire la trop belle aventure qui l'enrichissait.

Belle aventure, certes! Le capitaine de vaisseau de M. Fitzwarren, invité à dîner chez un roi de la côte de Barbarie, avait été tout étonné du nombre de souris qui, pendant le repas, allaient et venaient, non pas sur la table, mais sur le sol où étaient posés les plats, sans que l'on fit rien pour les chasser.

Voyant l'étonnement du capitaine, le roi s'était excusé en ces termes:

— Je ne puis les empêcher de nous importuner, elles sont trop et nous perdrons notre temps à les chasser.

Pourtant, sous chaque meuble de mon palais il y a un piège. Mais rien n'y fait: elles sont trop!

— Voulez-vous que je vous donne le moyen de vous débarrasser de ces souris? avait dit le capitaine.

— Si vous me donniez un tel moyen et qu'il fût efficace, avait alors répondu le roi, je prendrais le plus grand coffre qui m'appartient, le remplirais d'or, de pierres précieuses et d'objets rares, et vous le donnerais.

Le capitaine avait alors envoyé à bord un matelot avec ordre de ramener le chat de Dick. Et le petit félin avait si bien mis en déroute la gent sourisière et parmi elle fait de si nombreuses victimes que pour le garder le roi de Barbarie avait fait venir son plus grand coffre et l'avait rempli selon sa promesse.

Et Dick, le pauvre Dick, devenu riche, lui aussi, s'associa avec le riche marchand et bientôt il épousa Alice. Puis, comme les cloches le lui avaient annoncé, trois fois il fut lord-maire de Londres.

FONDS DE CORBEILLE A PAIN ...
AU POINT DE REPRISE

Malgré leur aspect décoratif, ces deux modèles sont excessivement faciles à réaliser, car tous deux sont très simplement brodés au point de reprise, la broderie la plus élémentaire qui se puisse imaginer, et qui donne pourtant des effets charmants.

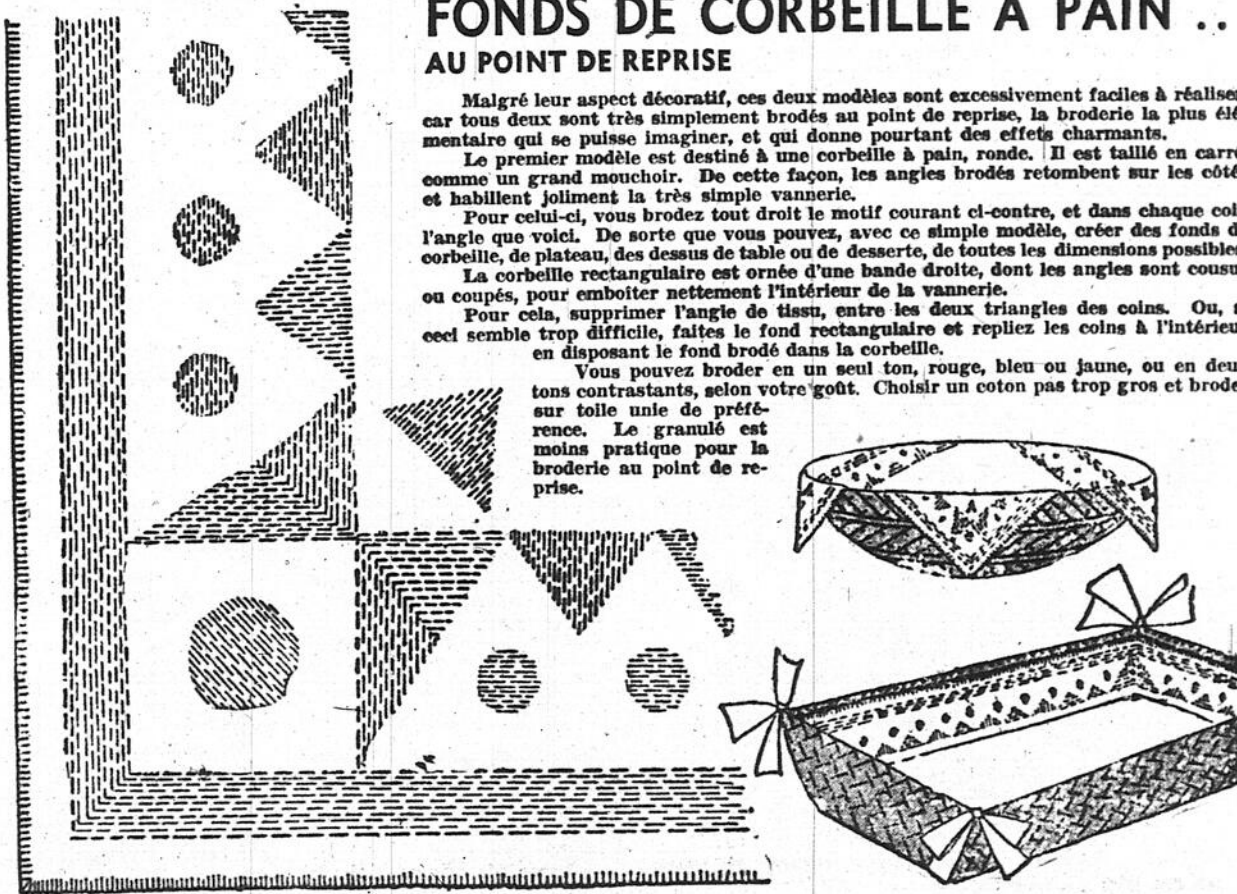
Le premier modèle est destiné à une corbeille à pain, ronde. Il est taillé en carré, comme un grand mouchoir. De cette façon, les angles brodés retombent sur les côtés et habillent joliment la très simple vannerie.

Pour celui-ci, vous brodez tout droit le motif courant ci-contre, et dans chaque coin l'angle que voici. De sorte que vous pouvez, avec ce simple modèle, créer des fonds de corbeille, de plateau, de dessus de table ou de dessert, de toutes les dimensions possibles.

La corbeille rectangulaire est ornée d'une bande droite, dont les angles sont cousus ou coupés, pour emboîter nettement l'intérieur de la vannerie.

Pour cela, supprimer l'angle de tissu, entre les deux triangles des coins. Ou, si ceci semble trop difficile, faites le fond rectangulaire et repliez les coins à l'intérieur en disposant le fond brodé dans la corbeille.

Vous pouvez broder en un seul ton, rouge, bleu ou jaune, ou en deux tons contrastants, selon votre goût. Choisissez un coton pas trop gros et brodez sur toile unie de préférence. Le granulé est moins pratique pour la broderie au point de reprise.



Et maintenant rions un peu...

LA MAUVAISE CUISINE

— Singulier mélange! Et c'est à moitié brûlé ici et à peine cuit là. Ce n'est pas un potage, c'est un tripotage!

ARGUMENT

— Accusé d'avoir empoisonné sa femme; une seule considération vous prouvera l'innocence de mon client: sa femme mangeait du pain chimique!

LE CLIENT DIFFICILE

Le client. — Vous allez me donner des huîtres... Je ne les veux pas trop grosses ni trop petites, pas trop grasses... pas trop salées... et ouvertes avec soin...
Le garçon. — Dites donc, monsieur, les voulez-vous aussi avec des perles?

EXTRACTION COUTEUSE

— Vous sortez de chez le dentiste, que vous a-t-il arraché?
— Cinq dollars!

CHAMPIGNONS DOUTEUX

Sont-ils tous bons?
— Nous saurons ça!... J'en ferai d'abord manger à ma belle-mère!

CADEAUX APPROPRIES

— C'est demain sa fête et je ne sais quoi lui offrir... Guide-moi!
— Quel genre de femme est-ce?
— Oh! une grosse dinde...
— Offre-lui une broche.

JENTILLESSE

Pamela. — Cette mauvaise langue d'Alice prétend que je me maquille.

Doris. — Ne fais pas attention à ce qu'elle raconte; si elle avait ton teint, elle ferait la même chose!

HUMOUR ANGLAIS

Jeunes filles modernes:
Le père. — Ton premier fiancé s'appelait Albert, le second Bertrand et le troisième Clément. Est-ce une simple coïncidence ou comptes-tu suivre toutes les lettres de l'alphabet?

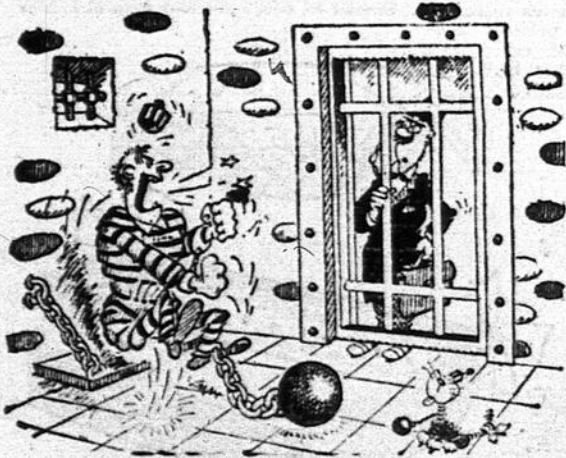
APPRECIATION

Au salon d'avant-garde:
— Votre toile est adorable, cher maître. C'est toute la poésie de l'aube qui y est exprimée. Comment l'avez-vous intitulée?
— Crépuscule!

PAS DE CAUSE SANS EFFETS

— Qu'est-ce qui vous arrive, mon pauvre vieux? Vous êtes dans un état lamentable et vos habits sont en loques. Comment avez-vous fait, vous si élégant d'habitude?

— Ne m'en parlez pas! Je viens d'avoir avec ma femme une scène déchirante...
— En effet!



— Eh! bien, si vous ne pouvez pas obtenir la liberté absolue, apportez-moi au moins une scie!...



— Pardon de vous déranger, Monsieur, mais ne croyez-vous pas que les circonstances se prêtent à ce que vous m'accordiez un jour de congé?

LOGIQUE DE L'AGENT

— Renversé par un taxi?
— Non, c'est une congestion.
— C'est la même chose... Accident de la circulation.



DEVANT LES CHUTES DU NIAGARA

Le cicérone. — Mesdames, puis-je vous demander de vous taire un instant, pour que nous puissions entendre le fracas de la cataracte!

JOUR FATAL

— Docteur, je tousse abominablement. J'ai dû attraper cela le jour de la... Toussaint.

TRAITEMENT EFFICACE

— Docteur, j'ai des gaz...
— Bon, nous allons vous traiter par l'électricité.

LE NEVEU RASSURE

— La santé de mon oncle m'a beaucoup inquiété, il y a quelques jours.
— Et maintenant?
— Aujourd'hui, je suis moins inquiet: il est mort avant-hier.

TROIS COUPLES... SEPT HEUREUX

Le pasteur. — J'ai fait le bonheur de sept personnes, aujourd'hui.
Sa bonne. — Vraiment?
Le pasteur. — Oui, j'ai marié trois couples.
Sa bonne. — Mais cela ne fait que six personnes!
Le pasteur. — Eh! bien, et moi, croyez-vous que j'ai travaillé pour rien?

L'AMOUR DES ENFANTS

Un célibataire se vante d'aimer beaucoup les enfants. Et, pour appuyer son argumentation d'un exemple, il dit:
— Je les préfère surtout quand ils pleurent!
— Et pourquoi? lui demande-t-on.
— Parce que, quand ils pleurent, on les met à la porte!

SON ELOGE

— Je voudrais, dit un sot, traiter un sujet auquel personne n'ait encore pensé.
— Faites votre éloge, dit Piron.

PRIX D'AMIS

— J'espère docteur, que vous me ferez une petite réduction!
— Pourquoi cela?
— C'est mon mari qui a amené la grippe dans le quartier.

A LA GARE

Trois billets pour X. Un pour moi, un pour ma femme et une pour ma belle-mère.
— Nous n'en donnons pas pour les belles-mères.
— Pourquoi cela?
— Parce que c'est un train de plaisir!!!

ANOMALIE

— Comment, à minuit et demi, vous êtes encore au travail?
— Mais oui, voyez-vous, je passe mes nuits à mettre mes affaires à jour.



— Que je suis bête. J'ai pris l'avion pour un papillon...

TROP IGNORANT

— Enfin, Toto, pourquoi ne veux-tu pas retourner en classe?
— Heu!... parce que le professeur ne sait rien... Il m'a demandé ce que c'était qu'un fleuve!...

LA VERITE SORT DE LA BOUCHE DES ENFANTS

L'inspecteur scolaire, satisfait de sa visite, adresse un dernier mot aux écoliers qu'il vient de questionner:

— J'aimerais être encore un petit écolier... Savez-vous pourquoi?

— Parce que, s'écrie le petit Jean, vous avez oublié tout ce que vous avez appris.

L'AGE DES FEMMES

Mme Ixe veut toujours paraître jeune.

Réflexion de son mari:

— Je ne connais rien de plus entêté que les femmes!... Tenez, la mienne, par exemple, j'ai eu toutes les peines du monde à la faire entrer dans la trentaine, et maintenant, elle ne veut plus en sortir!... c'est exaspérant!

SIMPLE OUBLI

Un monsieur chauve pérorait: — J'ai l'orgueil d'affirmer que je me suis fait moi-même. Alors, quelqu'un de murmurer: — Dans ce cas, pourquoi a-t-il oublié les cheveux?

CAS UNIQUE?

Doris. — Jack m'a dit hier que j'étais son premier amour, c'était délicieux...

Pamela. — Oui, je trouve aussi qu'il le dit d'une manière charmante.

VERITE

Elle. — Vous jugez toujours les femmes d'après leurs jambes et non d'après leur intelligence.

Lui. — C'est que les jambes elles, on le voit!

MOT DE LA FIN

— Daisy me fait penser à un oeuf de Pâques.

— Comment cela?

— Oui. Peinte à l'extérieur, et dure à l'intérieur.

CONSOLATION

— Mes compliments! Depuis vingt ans que je viens ici, c'est la première fois que le train sera à l'heure!

— Oh! oui. Mais, sous savez... c'est celui d'hier.

ENCOURAGEMENT

Chez le notaire: — Voici, maître, l'acte de décès de ma femme...
— Très bien, très bien!... C'est déjà une excellente chose.

SIMPLE OUBLI

Chez le crémier: — Non, mais vous n'êtes pas un petit peu fou? J'ai demandé une pinte de lait; vous m'avez donné une pinte d'eau...
— C'est pourtant vrai. J'ai oublié d'y ajouter un peu de lait!

VIVE LE PROGRES!

— Quelle belle invention que le téléphone! C'est extraordinaire ce que cet appareil économise de temps!
— Cela dépend de la personne qui vous parle...

GOSSE SANS PITIE

— Docteur, je viens toucher ma commission.
— Quelle commission?
— Vous venez bien de soigner un homme qui a une jambe cassée?
— Oui.
— C'est moi qui ai jeté la peau de banane sur laquelle il a glissé.



Le système "D."